

SUPPLEMENT
AU TRAITÉ
DE
LA MANIÈRE
D'ENSEIGNER
ET
D'ETUDIER
LES BELLES LETTRES.

*Par M. ROLLIN, ancien Recteur de
l'Université de Paris, &c.*



A PARIS,
Chez la Veuve ESTIENNE, Libraire,
rue saint Jacques, vis-à-vis la rue
du Plâtre, à la Vertu.

M. D C C. XXXIV.

Avec Approbation & Privilège du Roy.





AVERTISSEMENT
de l'Auteur.

SUR LES REMONTRANCES & les prières de plusieurs personnes dont je respecte l'autorité, j'ai composé le petit Traité qui paroît ici, pour l'insérer à la tête du premier Volume de la *Manière d'enseigner & d'étudier les Belles Lettres*, &c. lorsqu'on l'imprimera *in-4^o*. Mais comme cette Edition n'est pas encore prête, on a cru que j'en devois prévenir le tems, & faire paroître dès à présent ce petit Ouvrage en faveur des Enfans & des jeunes Demoiselles pour qui il a été écrit & à qui je souhaite fort qu'il puisse être de quelque utilité. Il est juste d'ailleurs que ceux qui ont les Editions *in-12*, trouvent dans un Supplément tout ce qui pourra être ajouté ou changé dans l'*in-4^o*, soit pour le Traité des Etudes, soit pour l'Histoire ancienne. Je profite avec joie des Remarques que l'on veut bien me

AVERT. DE L'AUTEUR.

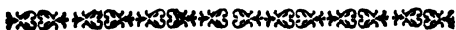
communiquer , & j'admire avec une vive reconnoissance le zèle de plusieurs personnes que je n'avois point l'honneur de connoitre , & qui s'intéressent au succès de mon Ouvrage comme s'ils étoient de mes plus anciens amis.



DE



DE LA MANIERE
D'ENSEIGNER
ET D'ETUDIER
LES BELLES LETTRES.



AVANT-PROPOS.



VANT que d'entrer dans le détail des différens exercices propres à former la Jeunesse dans les études publiques, ce qui étoit d'abord mon unique but ; j'ai été conseillé d'insérer ici quelques courtes réflexions sur ce que l'on doit faire apprendre aux enfans dans les premières années , & même sur les études qui peuvent convenir aux jeunes personnes de l'autre sexe jusqu'à un âge plus avancé. On sent bien que je ne dois traiter que très superficielle-

A

ment ce double sujet , étranger à mon premier plan , & qui est ici comme un hors d'œuvre. L'habileté des Maîtres , & l'attention des peres & des meres sérieusement occupés de l'éducation de leurs enfans , suppléront aisément à ce qui pourra manquer à ce petit Traité.

CHAPITRE PREMIER.

Des exercices qui conviennent aux Enfans dans l'âge le plus tendre.

JE DOIS avertir dès le commencement , que souvent les avis que je donne ici & dans la suite pour un sexe , sont également utiles à l'autre : il sera aisé d'en faire le discernement & l'application.

§. I.

A quel âge on peut commencer à faire étudier les enfans.

UN AUTEUR bien sensé dont je fais grand usage dans mes Livres , & qui a donné d'excellentes règles sur l'éducation de la Jeunesse , (c'est Quintilien) examine une question fort agitée dès son tems , & qui partageoit

les sentimens , savoir à quel âge il faut commencer à faire étudier les enfans. Quelques - uns ^a pensoient qu'on ne devoit point les appliquer à l'étude avant l'âge de sept ans , parce qu'avant ce tems ils n'ont ni l'esprit assez ouvert pour profiter des leçons qu'on leur donneroit , ni le corps assez robuste pour soutenir un travail sérieux.

Quintilien pense d'une manière différente , & il appuie son sentiment de l'autorité de Chryssippe , célèbre philosophe Stoïcien , qui avoit traité à fond la matière de l'éducation. Ce Philosophe donnoit à la vérité trois ans aux nourrices , mais il vouloit que dès lors elles s'appliquassent à former les mœurs des enfans , & à réprimer en eux les premières faillies des passions qui commencent déjà à se faire sentir dans cet âge tendre , & qui croissent avec eux insensiblement , si l'on n'a soin de les étouffer dans leur naissance. Or , ^b dit Quintilien , si cet

^a Quidam literis instituendos , qui minores septem annis essent , non putaverunt ; quod illa prima ætas & intellectum disciplinarum capere , &

laborem pati non possit. *Quintil. lib. 1. cap. 1.*

^b Cur autem non pertineat ad literas ætas , quæ ad mores jam pertinet ?

A ij

âge est susceptible de soins par rapport aux mœurs, pourquoi ne le sera-t-il pas aussi par rapport à l'étude? Que peuvent-ils faire de mieux, depuis qu'ils sont en état de parler? car il faut bien qu'ils fassent quelque chose. Je sai bien (c'est toujours le même Auteur qui parle) que dans tout le tems dont il s'agit ces enfans ne pourront pas autant avancer, qu'ils le feront dans la suite en une seule année. Mais^a pourquoi mépriser ce petit gain, & ne pas mettre à profit cette avance quelque médiocre qu'elle soit? Car cette année qu'on aura ainsi gagnée sur l'enfance, accroitra à celles qui suivent, &, somme totale faite, mettra l'enfant en état d'apprendre plus de choses qu'il n'auroit fait sans cela. Il faut donc tâcher de ne pas perdre ces premières années, d'autant plus que les commencemens de l'étude ne demandent presque que de la mémoire; & l'on sait que les enfans n'en manquent pas.

Je trouve encore un autre avantage dans cette pratique, c'est de plier de

a Cur hoc, quantum-
cunque est, lucrum fasti-
diamus? . . Hoc per sin-
gulos annos prorogatum, | in summam proficit; &
quantum in infantia præ-
sumptum est temporis, | adolescentiæ acquiritur,

bonne heure l'esprit des enfans, de les accoutumer à une sorte de règle, de les rendre plus dociles & plus soumis, & d'empêcher une dissipation aussi contraire souvent à la santé du corps, qu'à l'avancement de l'esprit.

J'en puis ajouter un troisième, qui n'est pas moins considérable. La Providence a mis dans les enfans une grande curiosité pour tout ce qui est nouveau, une facilité merveilleuse à apprendre une infinité de choses dont ils entendent parler, un penchant naturel à imiter les grandes personnes, & à se mouler sur leurs exemples & sur leurs discours. En différant la culture de ces jeunes esprits, on renonce à toutes ces heureuses préparations que la nature leur a données en naissant. Et comme la nature ne peut être oisive, on les oblige à tourner vers le mal ces premières dispositions destinées à faciliter le bien.

Quintilien n'ignoroit pas qu'on pouvoit lui objecter l'extrême foiblesse des enfans dans les années dont il s'agit, & le danger qu'il y a d'user par des efforts prématurés des organes encore tendres & délicats, qu'une contention un peu forte peut déranger

pour toujours. Je n'ai pas, dit-il, **A** peu de connoissance de la foible complexion des enfans, que je prétende qu'on doive dès lors les presser vivement, & exiger d'eux une forte application. Il veut que ce soit un jeu, & non une étude; un amusement, & non un travail sérieux. On peut leur raconter des histoires agréables, mais courtes & détachées: leur faire de petites questions qui soient à leur portée, & dont on leur fournisse la réponse par la manière adroite dont on les interroge: leur laisser le plaisir de croire que c'est de leur propre fonds qu'ils l'ont tirée, afin de leur inspirer le desir d'apprendre: les louer de tems en tems, mais avec sobriété & sagesse, pour leur donner de l'émulation, sans trop enfler leur amour propre: répondre à leurs questions, & toujours avec justesse & selon la vérité: refuser quelquefois de les laisser étudier quand ils le demandent, pour augmenter leur ardeur par cet innocent artifice: n'employer jamais dans cet âge la contrainte, ni la violence, & encore moins

a Nec sum adeo ætatum | plenam operam... Lusus
im rudens, ut instandum | hic sit. Erroretur & lau-
tenuis protinus acerbe | etur, & nonnunquam
autem, exigendamque | scilicet se gaudeat.

la punition, pour les faire travailler. Car la grande application des Gouvernantes, & des Maîtres qui leur succèdent, est d'éviter que les enfans, qui ne peuvent pas encore aimer l'étude, n'en conçoivent de l'averfion par l'amertume qu'ils y trouvent dans ces premières années.

Je fai que quelques personnes de mérite ont pensé autrement que Quintilien, & je suis bien éloigné de les condamner. Le favant M. le Fevre de Saumur ne parla à son fils ni de grec ni de latin avant qu'il eût atteint dix ans : & cependant à la fin de sa quatorzième année, qui est le tems où il mourut, il avoit lu & entendoit parfaitement plusieurs Auteurs tant grecs que latins. M. le Fevre lui-même n'avoit commencé l'étude de ces langues qu'à douze ans. Ces exemples font rares, & ce n'est point fans de solides raisons que la coutume contraire a prévalu.

Il s'agit maintenant d'examiner à quelles sortes d'études on peut appliquer les enfans depuis environ trois ans jusqu'à six ou sept ; qui est le tems où ils entrent pour l'ordinaire au Collège.

§. II.

De la Lecture & de l'Écriture.

IL SEMBLE que le premier des soins d'une Gouvernante ou d'un Maître auprès des enfans , est de leur apprendre à lire. On leur procure par là une grande avance , la lecture étant un moien de les occuper , de les rendre curieux , & de jeter agréablement dans leur esprit une multitude d'idées plus justes , plus utiles , plus capables de les former , que toutes celles qui leur viendroient en abandonnant leur enfance au hazard , ou à la petitesse des vûes de ceux qui les environnent.

Mais je dois avertir qu'il y auroit un extrême danger à leur faire d'abord de la lecture un travail sérieux , & à leur montrer le moindre chagrin lorsqu'ils n'y réussissent pas bien. Peutêtre est-ce là une des causes du dégoût que plusieurs enfans contractent dès lors , & qu'ils conservent toute leur vie , pour tout ce qui s'appelle étude & science. La vûe d'un livre les remplit de tristesse , parce qu'elle réveille en eux un souvenir confus des reproches & des larmes qui se joignoient tou-

jours à leurs premières lectures.

Il faut^a donc faire en sorte que la lecture ne soit pour eux qu'un jeu & un amusement ; & cela n'est pas si difficile qu'on le pense. Au lieu de leur présenter dès le commencement un Livre, où tout est pour eux inintelligible, il seroit ce semble beaucoup mieux de ne leur montrer que quelques Lettres séparées, qu'ils apprendront peu à peu à nommer & à assembler. On peut écrire proprement ces Lettres sur différentes cartes, afin qu'ils puissent les manier ; & les accoutumer à jeter ces cartes sur une table en nommant la lettre qui se présente. Quintilien approuve^b fort une coutume qui se pratiquoit de son tems pour animer les enfans à apprendre, & qui revient assez à ce que je viens de dire : c'étoit de leur donner des figures de lettres d'ivoire, où quelque autre chose de semblable, qu'ils

^a *Amet quod cogitur discere, ut non opus sit, sed delectatio, non necessitas, sed voluntas, &c. Hieron. ad Gaudent.*

^b Non excludo autem id quod notum est, irritantæ ad discendum infantia gratia, eburneas

etiam literarum formas in lusum offerre ; vel, & quid aliud, quo magis illa ætas gaudeat, inveniri potest, quod tractare, insuere, nominare jucundum sit. *Quintil. lib. 1. cap. 1.*

Av

soient bien aises de toucher, de regarder, de nommer. Saint Jérôme, ^a dans sa belle Lettre à Læta, lui donne le même conseil ; & l'on voit bien que dans tout cet endroit il n'a presque fait que copier Quintilien, quoiqu'il ne le nomme point.

Il y a des Maîtres qui se servent de deux boules de bois, (l'ivoire conviendrait encore mieux) dont ils font tailler la première à cinq facettes, sur chacune desquelles ils écrivent une voyelle. Ils font tailler la seconde à dix-huit facettes, sur chacune desquelles est une consonne. L'enfant jette l'une ou l'autre de ces deux boules, & s'accoutume à nommer la lettre qui paroît en haut. Puis les jettant l'une & l'autre ensemble, il s'accoutume de même à assembler la consonne & la voyelle qui paroissent chacune de leur côté. Comme cet exercice est une espèce de jeu pour un enfant, il s'y plaît, & apprend aisément, & pour l'ordinaire assez promptement à distinguer toutes les lettres, & à les réunir. On peut imaginer d'autres moïens aussi faciles, & aussi agréables.

^a Fiant ei literæ vel } tur : ludat in eis, ut la-
buxæ, vel eburnæ, & } sus ipse eruditio sit.
suis nominibus appellen-

On a proposé au public depuis peu une nouvelle manière d'apprendre aux enfans à lire, qu'on appelle LE BUREAU TYPOGRAPHIQUE : c'est M. Du Mas qui en est l'auteur. A ce mot de nouveauté il est assez ordinaire & assez naturel qu'on entre en défiance, & qu'on se tienne sur ses gardes : disposition qui me paroît fort sage & fort raisonnable, quand elle nous porte à examiner de bonne foi & sans prévention ce qu'on nous propose de nouveau. Mais il n'y auroit rien de plus opposé à l'équité & à la droite raison, que de rejeter & de condamner une invention précisément parce qu'elle est nouvelle. On doit, au contraire, savoir bon gré à un Auteur, quand même il ne réussiroit pas parfaitement, d'avoir proposé au Public ses vûes & ses pensées : c'est uniquement par ce moien que les arts & les sciences se perfectionnent. Il faut donc, pour juger sainement de la nouvelle Méthode de lire dont il s'agit, l'examiner avec un esprit impartial & libre de tout préjugé.

Le Bureau Typographique est une Table beaucoup plus longue que large, sur laquelle on place une sorte de

Tablette, qui a trois ou quatre étages de petites loges, où l'on trouve les différens sons de la langue exprimés par des caractères simples ou composés sur autant de cartes. Chacune de ces logettes indique par un titre les lettres qui y sont renfermées. L'enfant range sur la table les sons des mots qu'on lui demande, en les tirant de leurs loges, comme fait un Imprimeur en tirant des casetins les différentes lettres dont il compose ses mots. Et c'est ce qui a fait donner à ce Bureau l'épithète de *Typographique*.

Cette manière d'apprendre à lire ; outre plusieurs autres avantages, en a un qui me paroît fort considérable, c'est d'être amusante & agréable, & de n'avoir point l'air d'étude. Rien n'est plus fatigant ni plus ennuyeux dans l'enfance, que la contention de l'esprit, & le repos du corps. Ici l'enfant n'a point l'esprit fatigué : il ne cherche point avec peine dans sa mémoire, parce que la distinction & le titre des loges le frappent sensiblement. Il n'est point contraint à un repos qui l'attriste, en le tenant toujours collé à l'endroit où on le fait lire. Les yeux, les mains, les piés ; tout le corps est

En action. L'enfant cherche ses lettres, il les tire, il les arrange, il les renverse, il les sépare, & les remet dans leurs loges. Ce mouvement est fort de son goût, & convient extrêmement au caractère vif & remuant de cet âge.

On cite un grand nombre d'enfans de trois & quatre ans, sur qui l'on a fait une heureuse épreuve de cette méthode, & j'en ai été témoin. Ce que je sai encore par moi-même, c'est qu'elle a fort réussi à l'égard d'un enfant de qualité à qui je m'intéresse, en lui ôtant un dégoût horrible qu'il avoit pour toute application & pour toute étude, où il n'alloit presque jamais qu'en pleurant; au lieu que maintenant le Bureau fait sa joie, & ne lui coute des larmes que quand il s'en voit privé.

Un autre avantage qu'a cette méthode, c'est que le même Maître peut exercer à la fois plusieurs enfans au même Bureau, ce qui peut allumer entr'eux une utile émulation; & qu'un enfant peut aussi s'y exercer ou y jouer tout seul, sans le secours du Maître.

De quelque méthode que l'on se

serve pour apprendre à lire, car elles ont toutes leur utilité, & l'ancienne peut réussir & réussit en effet dans un grand nombre d'enfans quand ils sont bien enseignés, l'on demande s'il faut commencer la lecture par le françois, ou par le latin.

Il me semble qu'il n'y a aucun danger à commencer d'abord par le latin, parce que dans cette langue tout se prononce uniformement, & que le son répond toujours à l'expression des caractères qui se présentent à la vûe, ce qui facilite beaucoup la lecture : au lieu que dans le françois il y a quantité de lettres qu'on n'exprime point par le son, ou qu'on prononce tantôt d'une façon, tantôt d'une autre. Mais comme la lecture du latin ne présente à l'enfant que des sons vuides de sens, & que l'ennui doit naturellement accompagner un exercice où il ne comprend rien, on ne sauroit trop tôt l'amener au françois, afin que le sens l'aide à lire, & l'habitude à penser.

Je croi pourtant qu'il y a ici une distinction à faire. Des personnes instruites à fond par une longue expérience de tout ce qui regarde les éco-

les, & que j'ai consultées sur cette matière, sont persuadées que dans les écoles des pauvres, & dans celles de la campagne, il est nécessaire de commencer par la lecture du françois; & j'entre fort dans leur sentiment. Car, outre que les enfans apprennent à lire plus volontiers quand ils entendent ce qu'ils lisent; & que l'on fait par expérience que lorsqu'ils savent lire le françois ils peuvent lire le latin: une raison beaucoup plus forte justifie cet usage. On voit communément, soit à la ville, soit à la campagne, que les peres & les meres retirent leurs enfans des écoles aussitôt qu'ils peuvent en tirer quelques services. De là il arrive souvent, quand on commence par le latin, que les enfans sortent des écoles avant qu'ils sachent lire en françois, & qu'ils sont privés pour toute leur vie de l'avantage qu'ils tireroient pour leur salut de la lecture des livres de piété.

Quand un enfant commence à lire dans le françois, il faut lui expliquer clairement & succinctement tous les mots qui sont nouveaux pour lui, & ils le sont presque tous dans un âge si tendre, & choisir pour sa lecture

ceux qui lui sont les plus familiers, & qui entrent le plus ordinairement dans l'usage. *Jour. Nuit. Soleil. Lune. Etoiles. Pain. Eau. Fontaine. Rivière. Habit. Linge. &c.* On lui explique tous ces mots, & d'autres semblables, d'une manière agréable.

Quand il joint les mots ensemble ; on lui donne à lire des phrases courtes, qui renferment quelque histoire, ou quelque chose de curieux. *Cain tua son frere Abel par envie de sa vertu.* On explique ce qu'étoient Caïn & Abel ; ce que c'est que l'envie ; pourquoi Caïn portoit envie à son frere. *Tous les hommes étant devenus méchans, Dieu les fit périr par le déluge.* On marque que le déluge est une grande inondation, qui couvrit d'eau toute la terre. *Noé, qui seul étoit juste, se salva avec sa famille par le moien de l'Arche.* On dit que l'Arche étoit un grand vaisseau long & carré, & couvert en forme de coffre. On en montre l'image, telle qu'on la trouve dans le Catéchisme Historique de M. l'Abbé Fleury : car les images plaisent infiniment aux enfans. *Dieu, pour éprouver la foi & l'obéissance d'Abraham, lui ordonna de lui immoler son fils Isaac : mais il l'arrêta, comme il*

étoit prêt de l'égorger. On lui montre l'image, & on lui en explique toutes les parties, dont il ne manque pas lui-même de demander l'explication. *Les petits d'une poule se retirent sous ses ailes, quand ils craignent quelque danger.* On explique tous les termes qui sont nouveaux. *Le Berger, avec ses chiens, garde son troupeau, & le défend contre les loups.* Il seroit à souhaiter qu'on eût beaucoup d'images pareilles, faites exprès pour les enfans, qui les instruiroient en les amusant; & qu'il y eût aussi des livres composés pour eux, où l'on trouvât en gros caractères des mots, des phrases, & de petites histoires qui leur convinssent.

Un maître habile & attentif, en expliquant les histoires que j'ai d'abord rapportées, glisse un petit mot pour inspirer l'horreur du vice, l'amour de la vertu, l'obéissance que l'on doit aux ordres de Dieu.

Le meilleur avis qu'on puisse donner aux personnes chargées d'apprendre à lire aux enfans, c'est de consulter ceux qui ont étudié cette matière, & qui ont ajouté à leurs réflexions une longue expérience. Pour moi, si je me trouvois en pareil cas, j'avoue que je

ferois fort embarrassé , & je ne trouverois point d'autre moien de me tirer de cet embarras , que de prendre conseil de personnes habiles & expérimentées en ce genre.

On a introduit à Paris depuis plusieurs années , dans la plupart des Ecoles des pauvres , une méthode , qui est fort utile aux Ecoliers , & qui épargne beaucoup de peine aux Maîtres. L'Ecole est divisée en plusieurs Classes. J'en prends ici une seulement , savoir celle des enfans qui joignent déjà les syllabes ; il faut juger des autres à proportion. Je suppose que le sujet de la lecture est , *Dixit Dominus Domino meo , sede à dextris meis.* Chaque enfant prononce une syllabe , comme *Di* : son émule , qui est vis-à-vis de lui , continue la suivante , *xit* ; & ainsi du reste. Toute la Classe est attentive : car le Maître , sans avertir , passe tout d'un coup du commencement d'un banc au milieu ou à la fin , & il faut continuer sans interruption. Si un écolier manque dans quelque syllabe , le Maître donne sur la table un coup de baguette sans parler , & l'émule est obligé de répéter comme il faut la syllabe qui a été mal prononcée. Si celui-ci man-

que aussi , le suivant , sur un second coup de baguette , recommence la même syllabe , jusqu'à ce qu'elle ait été prononcée correctement. J'ai vû avec un singulier plaisir il y a plus de trente ans cette méthode pratiquée heureusement à Orléans , où elle a pris naissance par les soins & l'industrie de M. Garot qui présidoit aux Ecoles de cette ville. L'Ecole que je visitai étoit de plus de cent Ecoliers ; & il y régnoit un profond silence. Un Maître chargé d'une nouvelle Ecole ne feroit-il pas sagement de visiter celles qui réussissent le mieux , & de les prendre pour modèles ? J'en dis autant à proportion des personnes que l'on met auprès des enfans pour leur donner les premières instructions.

L'écriture doit suivre d'assez près la lecture. M. le Fevre , que j'ai déjà cité , ne veut pas qu'à cet âge on se mette fort en peine de la beauté du caractère. Pourvû qu'un enfant ait la main légère , il est content , & n'en demande pas davantage. Il croit même que quand dès lors on peint fort bien , ce qui ne se peut faire que par une application lente & froide , ce n'est pas une bonne marque pour l'esprit. Il

aime mieux dans les enfans du feu & de la vivacité qui ne leur permet pas de s'astreindre scrupuleusement à l'exa^ttitude des règles. D'ailleurs, pour les conduire à la perfection de l'écriture, il faut y mettre tous les jours un tems considérable, qui peut être employé plus utilement. Il suffit donc qu'un jeune homme écrive légèrement, & d'une manière lisible. Lorsqu'il sera arrivé à sa quinzième ou seizième année, il en fera plus en quatre mois pour la beauté de la main, qu'il n'en auroit fait en quatre années consécutives dans un âge moins avancé.

Quintilien, en homme sensé, & qui veut qu'on mette tout à profit dans l'éducation des jeunes gens, recommande fortement aux Maîtres qui apprennent à écrire, ^a de ne leur pas donner à copier des exemples dont les mots soient mis au hazard, & dépourvus de sens, mais qu'ils renferment quelque maxime utile, & qui porté à la vertu. Car, ajoute-t-il, ce qu'on apprend dans ces tendres années se gravant pro-

a Si versus, qui ad imitationem scribendi proponentur, non otiosas velim sententias habeant, sed honestum aliquid mo-

nentes. Prosequitur hæc memoria in senectutem, & impressa animo rudè usque ad mores proficiet. *Quintil. lib. 1. cap. 2.*

fondément dans la mémoire , nous suit jusqu'à la vieillesse , & influe dans la conduite de la vie. Il me suffit d'avertir que c'est un payen qui parle ainsi.

Quand j'ai dit que la lecture étoit le premier exercice de l'enfance , je n'ai pas prétendu exclure toute instruction avant que l'enfant fût en état de lire. Il y en a qui n'arrivent que lentement à cette petite science , & il n'est pas convenable de perdre tout le tems qui la précède. On peut le leur faire mettre à profit en leur racontant de vive voix , & leur répétant à beaucoup de reprises , les mêmes choses qu'ils apprendront quelques années après dans les livres quand ils sauront y lire : comme quelques réponses du Catéchisme Historique , quelques vers des Fables de la Fontaine , & d'autres choses pareilles : le tout par forme de divertissement , & sans que jamais on les gronde de les apprendre avec peine , & de les mal réciter.

Je viens maintenant aux études auxquelles il convient de faire passer les enfans , quand ils sont un peu fermes dans la lecture,

§. III.

Etude du Catéchisme Historique.

JE COMMENCE par le Catéchisme Historique de M. l'Abbé Fleury : je parle du premier, qui est fait pour les enfans. On ne peut faire trop de cas ni trop d'usage de cet excellent livre, ni trop admirer le goût exquis de ce pieux & savant Auteur, qui, par esprit de religion, & par charité pour les enfans, s'est appliqué particulièrement à étudier leur génie & leur portée, à se rabaisser jusqu'à leur foiblesse, à prendre leur langage, & pour ainsi dire à bégaier avec eux. Voila donc le premier livre qu'il faut mettre entre les mains des enfans, & qu'il faut leur apprendre, même avant qu'ils sachent lire, comme je l'ai déjà marqué.

Les peres de famille, si chacun étoit bien instruit, & soigneux d'instruire ses enfans & ses domestiques, devroient en être les premiers maîtres & les premiers catéchistes. Je lis avec un plaisir singulier ce que M. Fleury raconte d'un de ses amis dans le discours préliminaire de son Catéchisme. » Je

» connois un homme entr'autres, dit-
 » il, qui est passablement instruit de
 » sa religion, sans avoir jamais ap-
 » pris par cœur les Catéchismes ordi-
 » naires, sans avoir eu pendant l'en-
 » fance d'autre maître que son pere.
 » Dès l'âge de trois ans, ce bon hom-
 » me le prenoit sur ses genoux le soir
 » après s'être retiré : lui contoit fa-
 » milièrement, tantôt le sacrifice d'A-
 » braham, tantôt l'histoire de Joseph,
 » ou quelque autre semblable : il les
 » lui faisoit voir en même tems dans
 » un livre de figures, & c'étoit un di-
 » vertissement dans la famille de répé-
 » ter ces histoires. A six ou sept ans,
 » quand cet enfant commença à sa-
 » voir un peu de latin, son pere lui
 » faisoit lire l'Évangile; & les livres
 » les plus faciles de l'Ancien Testa-
 » ment, aiant soin de lui expliquer les
 » difficultés. Il lui est resté, toute sa
 » vie, un grand respect & une grande
 » affection pour l'Écriture Sainte, &
 » pour tout ce qui regarde la religion.
 » Voilà le fruit d'une éducation chré-
 » tienne : voilà le devoir des peres qui
 » sont instruits, & qui ne sont pas trop
 » occupés par leurs emplois. Telle étoit
 » la pratique des premiers & des plus

saints siècles de l'Eglise, où les enfans étoient bien instruits de la religion Chrétienne par le soin des seuls parens, & sans le secours des Catéchismes, n'y aiant pas encore pour lors de Catéchistes publics & d'office pour la jeunesse.

Les meres ne peuvent s'excuser sur leurs grandes occupations : elles ont beaucoup de loisir. Le soin de l'éducation des enfans jusqu'à l'âge dont nous parlons, roule principalement sur elles, & fait partie de ce petit empire domestique que la providence leur a spécialement assigné. Leur douceur naturelle, leurs manières insinuanes, si elles savoient y joindre une autorité douce mais ferme, les mettent en état d'instruire avec succès leurs enfans. Je connois plusieurs meres qui ont rempli parfaitement ce devoir, une entre autres qui n'a jamais laissé son enfant seul avec des domestiques, & qui l'a elle-même parfaitement instruit de tout ce qu'un enfant peut savoir jusqu'à l'âge de près de six ans, où elle l'a remis entre les mains d'un Précepteur capable de tenir sa place, & d'entrer dans ses vûes.

J'ai dit que l'éducation des enfans
rouloit

rouloit principalement sur les meres. Cela est encore plus vrai à la campagne qu'à la ville : parce que pendant que les hommes sont occupés à des travaux pénibles & nécessaires , & ils le sont pendant presque toute l'année, il n'y a que les femmes à qui il puisse rester quelque loisir. C'est ce qui marque l'étroite & l'indispensable obligation où sont les Seigneurs de villages d'y établir des Ecoles de filles , & le soin particulier que les Pasteurs doivent donner à cette partie de leur troupeau , qui seule fait toute la ressource & toute l'espérance d'un village. Car ces filles deviendront meres de famille : & si elles ont eu le bonheur d'être bien instruites dans leur jeunesse , elles communiqueront le même avantage à leurs enfans.

Pour revenir au Catéchisme Historique , qui que ce soit qui se charge de l'enseigner aux enfans , doit commencer par leur lire le récit historique qui précède les demandes ; ou , ce qui seroit beaucoup mieux , le leur faire de vive voix. On pourroit , si cela ne les fatigue point , leur en faire une seconde lecture , pour les mettre plus en état de le comprendre. On ne deman-

de encore jusqu'ici que leurs oreilles ; & un peu d'attention , que le Maître peut s'attirer par la manière gaie & agréable dont il leur lira ou leur fera ce récit. Après cela on passera aux demandes & aux réponses , qu'on répètera chacune plusieurs fois , afin que l'enfant les entende parfaitement On se contentera d'abord de lui faire apprendre les réponses, soit de vive voix, s'il ne fait pas encore lire ; soit par la lecture qu'il en fera lui-même en particulier. On lui fera ainsi étudier tout de suite la première partie du Catéchisme , qui est toute historique, & qui renferme vingt-neuf articles ou leçons. Ce sera là comme une première couche que l'on mettra dans l'esprit de l'enfant ; & l'on aura grand soin de lui faire considérer toutes les figures , à quoi il se portera avec joie , & de lui en expliquer toutes les parties. J'ai vû avec admiration une jeune demoiselle de qualité , âgée de quatre ans seulement , & qui ne savoit pas encore lire , à qui l'on avoit appris le Catéchisme Historique tout entier , sur lequel elle répondoit , sans hésiter , dans quelque endroit du livre qu'on la mît.

L'invention des figures est excellente. Les images sont très propres à frapper l'imagination des enfans , & à fixer leur mémoire : c'est proprement l'écriture des ignorans. Il seroit à souhaiter que ces figures fussent faites de bonne main , & par d'habiles graveurs. Elles en plairoient beaucoup plus, attacheroient davantage les yeux, & par là feroient plus d'impression sur les esprits. Mais la dépense rendroit ces livres inaccessibles aux pauvres , & c'est pour eux qu'on doit principalement travailler. Seroit-ce une libéralité indigne d'un Prince, d'un grand Seigneur, ou d'un homme extrêmement riche, que d'en faire lui-même la dépense, & de gratifier le Public, sans distinction de riches & de pauvres, d'un don qui seroit fort utile à tous, & qui seroit un honneur immortel au Donateur ?

Après qu'on aura parcouru de la sorte le Catéchisme Historique, on le recommencera, en y joignant les demandes, & les lui faisant aussi apprendre par cœur, parce qu'elles sont naturellement jointes aux réponses, & en contiennent souvent le précis.

Enfin , quand l'enfant saura bien les demandes & les réponses , & qu'il y sera très ferme , on lui fera apprendre par cœur le récit Historique qui les précède. Mais , pour ce qui regarde ce récit , il ne faut point l'assujettir servilement à redire les mêmes mots qu'il aura appris. On ne doit point être fâché qu'il les change quelquefois , pourvû que ce soit sans changer le sens : car c'est une preuve assurée qu'il aura compris la chose , au lieu qu'il y a sujet d'en douter , quand il dit les mêmes paroles.

Ces trois différentes répétitions , qui seront toujours accompagnées de quelques changemens & de quelque addition , auront par ce moïen la grace de la nouveauté , ne dégouteront point les enfans , & se graveront profondément dans leur mémoire & dans leur esprit.

De cette première partie du Catéchisme purement Historique , on les fera passer dans la seconde , qui contient la Doctrine Chrétienne , & par conséquent des Instructions plus sérieuses. On y observera les mêmes règles que dans la première.

Dans l'une & dans l'autre , l'habile-

té des Gouvernantes & des Maîtres consiste à ne pas borner leurs soins à exercer la mémoire d'un enfant , en lui faisant réciter par cœur ce qu'il a appris ; mais à commencer déjà à lui former le jugement , autant que son âge en est capable , en lui proposant de petites questions proportionnées à sa foiblesse , en dérangeant l'ordre des demandes , en lui faisant expliquer à lui-même ses réponses , & par mille autres moiens industrieux que l'affection & le zèle inspirent à un Maître qui se fait un plaisir de son devoir.

Cet exercice du Catéchisme Historique , qui ne remplira qu'une légère partie de la journée , réglé comme je l'ai marqué , & renouvelé de tems en tems par des répétitions réitérées plus d'une fois , occupera trois ou quatre années de l'enfance , & la conduira jusqu'à la sixième ou septième année , où commenceront des études un peu plus sérieuses.



Les Fables de la Fontaine.

EN MEME TEMS qu'on occupera l'enfant à cet exercice , on lui fera apprendre par cœur quelques Fables de la Fontaine , en choisissant d'abord les plus courtes & les plus agréables. On aura soin de lui expliquer clairement & brièvement tous les termes qu'il n'entend point , & après qu'on lui aura lu plusieurs fois une Fable , & qu'on la lui aura fait répéter de mémoire , on l'accoutumera à en faire de lui-même un récit simple & naturel. On ne sauroit croire combien cette pratique peut être utile à un enfant dans la suite. Pour la lui faciliter , le Maître fera d'abord lui-même ce récit , & lui apprendra par son exemple comment il faut s'y prendre. Je n'ai pas besoin d'avertir qu'il faut commencer par exposer aux yeux de l'enfant l'image qui est à la tête de la Fable , & qui en renferme le sujet , & la lui bien faire comprendre : rien n'est plus divertissant pour lui.

Quand il en aura bien appris une par cœur , & qu'il la saura parfaitement , on lui apprendra à la déclamer ,

en l'accompagnant du ton & du geste convenables à la matière. Le Maître pourra consulter ce qui sera dit dans la suite sur les règles de la Prononcia-tion. On l'accoutumera ainsi de bonne heure à exprimer comme il faut les voyelles & les consonnes, à en faire sentir la force, à appuyer sur celles qui demandent qu'on s'y arrête, à ne point manger certaines syllabes, sur tout les finales, à faire de certains re-pos selon la différence de la ponctua-tion, en un mot à prononcer avec grace, clarté, & justesse. On doit être fort attentif à leur faire prendre un ton naturel, & à leur faire éviter une sorte de glapissement ordinaire aux enfans, qui les suit jusques dans les Classes, & souvent dans un âge encore plus avancé.

§. V.

La Géographie.

ON DONNERA aussi chaque jour un certain tems à la Géographie. Elle sera pour eux un divertissement plutôt qu'une étude, si le Maître fait l'affai-sonner de petites histoires agréables & de faits curieux à l'occasion des pays

& des villes dont on leur parlera. Ces histoires & ces faits se trouvent dans les livres de Géographie : il en faut faire un triage , & ne choisir que ce qui pourra plaire à l'enfant.

Il y a plusieurs méthodes d'enseigner la Géographie , qui la plupart sont fort bonnes , pourvû qu'on y soit fidèle , & qu'elles soient toujours accompagnées de l'inspection des Cartes : car c'est ici une science des yeux. Parmi ces différentes méthodes il me semble qu'on doit préférer celles qui , au lieu de supposer de l'esprit aux enfans , ou d'avoir besoin d'être aidées par leur esprit , aident plutôt l'esprit des enfans , & les amusent par un agréable exercice.

On commencera d'abord par exposer à leurs yeux la Mappemonde , qui est la carte du monde entier ; ou plutôt le Globe terrestre , beaucoup plus propre à leur donner une juste idée de la figure de la terre. On aura soin de leur faire entendre les termes de cet art qui seront nécessaires , en les mettant à leur portée : *continent , mer , île , presqu'île , golfe , détroit , &c.*

On peut enseigner la Géographie par des divisions exactes , & par des

détails savans : mais cette méthode charge beaucoup la mémoire, & ne dédommage presque par aucun plaisir de l'ennui inséparable d'une longue file de noms propres.

Il seroit, ce me semble, plus utile de conduire & de faire voïager l'enfant sur une carte, sans y remarquer autre chose que quelque particularité amusante, qui étant liée avec la figure du pays, aide la mémoire à en conserver le nom & la situation.

Je suppose, par exemple, qu'on veuille faire connoître l'Asie à un jeune enfant qui sait les termes ordinaires. Je voudrois me contenter de lui en faire parcourir toutes les côtes, en l'avertissant de ce que chaque pays a de remarquable.

L'Asie, lui dirois-je, commence où finit l'Afrique, qui y est jointe par l'isthme de Suès, que vous voiez entre la mer Méditerranée & la mer Rouge. Cette mer est appellée Rouge, parce que c'étoit proche de cette mer qu'habitoient les Iduméens descendus d'Esau ou Edom, dont le nom signifie rouge, ou de poil roux.

L'Arabie que cette mer baigne, se partage en trois : la Pétrée, la Déserte, l'Heureuse.

B v

La Pétrée est ici à l'extrémité, ou vers le fond de la mer Rouge. C'est là que les Israélites demeurèrent durant quarante ans, après avoir passé à pié sec le lit de la mer Rouge qui s'étoit retirée. Remarquez-y le mont Sinai, où Dieu donna aux Hébreux la Loi comprise dans le Décalogue, & beaucoup d'autres réglemens. L'Arabie Pétrée prend son nom de l'ancienne ville de Pétra qui ne subsiste plus.

La Déserte prend son nom de ses vastes solitudes. On y trouve les villes de la Mecque, Médine, & Elcatif. La Mecque est fameuse par la naissance du faux prophète Mahomet. On y a bâti une mosquée considérable, où, tous les ans & de tous côtés, se rend en caravanes un grand nombre de pèlerins. Médine est le lieu de sa sépulture. Le Catif ou Elcatif est située sur le bord du golfe Persique. C'est là que se fait le commerce des perles, & qu'on tire des nacres, que les plongeurs vont arracher le long des rochers de l'île de Baharen qui est vis-à-vis. On explique à l'enfant ce que c'est que ces *perles* & ces *nacres*, & comment on les pêche: & ce que signifie ce mot, *plongeurs*.

L'Arabie Heureuse porte ce nom, parce qu'elle produit des plantes fort estimées. On y trouve le Caffé, qui est la graine d'un petit fruit rouge comme un bigareau. On y trouve le beaume & l'encens, qui sont des résines d'une agréable odeur, & qui découlent de l'écorce de deux arbrisseaux.

C'est dans ce golfe que se jettent le Tigre & l'Euphrate.

Ensuite on rencontre l'Empire de Perse, dont les principales villes sont Hispahan, Tauris, Schiros ou Shiras, & Bander Abassi. Hispahan & Tauris ont des marchés ou places publiques si spacieuses, qu'on y met dix mille hommes en bataille. On voit à Shiras les magnifiques ruines de l'ancienne Persépolis. Bander Abassi est le plus beau port de Perse. On y fait aujourd'hui le commerce que faisoient autrefois les Portugais dans la petite île d'Ormuz à l'entrée du Golfe dont on les a chassés.

Assez près de là est la montagne de Chiampa, où l'on trouve des terres de différentes couleurs. L'éclair en est si vif, qu'on n'a jamais pu imiter la beauté de leurs toiles peintes, qui

souffrent plusieurs savonages sans rien perdre de leur vivacité.

En continuant ainsi à parcourir toutes les côtes , & en revenant sur les mêmes endroits , sans changer ce que l'on veut que le jeune homme apprenne , il se fait un jeu de ces connoissances qui l'amusent , & s'arrangent dans sa mémoire sans aucune contention.

On peut aussi , quand le jeune homme a déjà fait quelques progrès dans la Géographie , le faire voïager sur la carte. Le faire aller , par exemple , de Paris à Rome en lui faisant passer la mer ; & le faire revenir de Rome à Paris par terre , en lui faisant prendre une autre route. Ces petits changemens le divertissent , & , chemin faisant , on lui apprend mille curiosités dans tous les lieux qu'il parcourt.

§. VI.

La Grammaire Française.

IL ME RESTE à parler de la Grammaire Française , qui doit être apprise aux enfans dès qu'ils en seront capables , & ils le sont pour l'ordinaire de bonne heure. Il est honteux que nous ignorions notre propre lan-

gue ; & , si nous voulons parler vrai , nous avouerons presque tous que nous ne l'avons jamais étudiée. Je ne m'arrêterai point ici aux réflexions que l'on peut faire sur ce sujet : je parle ailleurs assez au long de ce qui regarde cette étude. La prudence du Maître peut seule , dans l'âge dont il s'agit , en régler & le tems & la manière. Il prendra dans une Grammaire françoise ce qu'il jugera le plus nécessaire aux enfans , & le plus à leur portée , réservant pour un autre tems ce qui lui paroitra trop abstrait & trop difficile : car il est à souhaiter que l'on continue cet exercice pendant tout le cours des études.

Voilà à peu près ce que je croi qui doit occuper les enfans jusqu'à l'âge de six ans : auquel tems on pourra commencer à les mettre au latin , dont l'intelligence leur deviendra bien plus facile par l'étude qu'ils auront faite de la Grammaire françoise : car les principes de ces deux langues sont communs en bien des choses.

Il ne faut pas croire que ce que je propose ici soit au-dessus de la force des enfans. J'en ai entendu un tout récemment qui n'a que six ans , répon-

dre dans une assez nombreuse assemblée sur le Catéchisme historique tout entier, dont il récitoit à l'ouverture du Livre tous les endroits qui se présentoient, tant le narré que les demandes & les réponses. Il rendit compte aussi de la plupart des termes de Géographie, des quatre parties du monde en général, & de la France dans un assez grand détail. Il exposa avec beaucoup de netteté plusieurs règles de la Grammaire françoise, & c'est ce qui m'étonna le plus. Il déclama quelques fables de la Fontaine avec beaucoup de graces, & il étoit prêt à répondre sur les principes du Blason, mais le tems ne le permit pas.

Je sai bien qu'on n'en doit pas attendre autant de tous les enfans, & je n'ai cité cet exemple que pour montrer de quoi ils sont capables quand ils sont bien conduits. Lors même qu'on en rencontre du caractère de celui dont je parle, qui se portent d'eux-mêmes au travail, & qui en font leur plaisir, ce qui est fort rare & fort heureux, on doit être extrêmement attentif à modérer leur ardeur, & à la renfermer dans de justes bornes. Rien n'est plus flateur & pour des

parens & pour un maître que de voir ainsi réussir un enfant dans un âge si peu avancé : mais , je croi pouvoir le dire , rien en même tems n'est si dangereux. Car , si on se livre de part & d'autre à ce plaisir , & qu'on ne ménage pas avec assez de soin la santé d'un enfant , on court risque de la ruiner pour toujours par une attention trop suivie , qui épuise les esprits sans qu'on s'en aperçoive , & qui use insensiblement des fibres & des organes qui sont alors d'une extrême délicatesse.

Ce danger est grand , mais il n'est pas ordinaire. On a bien plus souvent besoin d'inspirer de l'ardeur aux enfans , que de la modérer ; & c'est en cela que je fais consister la principale habileté d'un Maître. Mais , pour faire aimer l'étude , il faut qu'il commence par se faire aimer lui-même ; & il y réussira infailliblement s'il agit toujours par raison , & jamais par humeur. Je traiterai cette matière fort au long , quand j'exposerai les devoirs des parens & des maîtres dans l'éducation des enfans. Je me contente ici de les avertir qu'ils ne peuvent être trop attentifs à jeter de l'émulation dans leur esprit. Les exercices , à l'âge

dont je parle , doivent être plutôt un divertissement , qu'une étude. Il faut les varier , les abrégé , les interrompre quelquefois entièrement , pour prévenir l'ennui & le dégoût : ^a proposer à l'enfant de petites récompenses , & choisir celles qui font le plus de plaisir à cet âge : s'il est naturellement lent à apprendre , ne lui point faire de vifs reproches , & ne le point traiter durement , de peur qu'il ne se rebute , & qu'il ne porte dans un âge plus avancé la haine pour toute étude , dont il n'a senti que l'amertume dans son enfance , n'en pouvant pas comprendre encore l'utilité. Il faut au contraire l'exciter , l'encourager , le louer même pour peu qu'il réussisse : lui opposer quelque compagnon dont le succès & les louanges piquent son amour propre ; sur qui il se réjouisse de l'avoir emporté , & par qui il soit fâché d'avoir été vaincu. Ce sont là

a. Syllabas jungat ad præmium , & quibus illa ætas deliniri potest , munusculis invitetur. Habeat & in discendo socias , quibus invidetur , quarum laudibus mordeatur. Non objurganda est , si tardior sit , sed laudibus excitandum est

ingenium , ut & vicisse gaudeat , & victa doleat. Cavendum imprimis ne oderit studia ; ne amaritudo eorum , præcepta in infantia , ultra rudes annos transeat. S. Hieron. lib. 2. Epist. 15. ad Laurentium.

d'innocens artifices dont saint Jérôme, en copiant Quintilien, conseille à une Dame chrétienne d'user à l'égard de sa fille, qui n'avoit alors que cinq ou six ans, & sur l'éducation de laquelle il lui donne d'admirables préceptes. Des meres chrétiennes exigent de moi que j'en donne aussi quelques-uns sur le même sujet, & je ne puis me refuser à un desir si juste & si raisonnable. Je dois cette marque de reconnoissance aux témoignages d'estime que les Dames mêmes me donnent pour mon *Traité des Etudes*, dont j'étois bien éloigné de croire que la lecture pût leur causer quelque plaisir.

CHAPITRE SECOND.

De l'éducation des Filles.

M. DE FENELON, Archevêque de Cambrai, commence l'excellent Livre qu'il a composé sur cette matière, par se plaindre que l'éducation des Filles est presque généralement négligée; & cette plainte n'a que trop de fondement. Quoiqu'on fasse beaucoup de fautes dans celle des garçons, on est pourtant assez communément

persuadé qu'elle est d'une grande importance pour le bien public. Le long tems que l'on destine à leurs études, les Maîtres qu'on leur donne, les dépenses que l'on fait dans cette vûe, sont autant de preuves qu'on a sur ce sujet d'assez justes idées. Mais, sous prétexte qu'il ne faut pas que les filles soient savantes, & que la curiosité les rend vaines & précieuses, on ne se met pas beaucoup en peine de les instruire, comme si l'ignorance étoit l'apanage de leur sexe. C'est une erreur grossière, & extrêmement préjudiciable à l'Etat, que de négliger ainsi l'éducation des Filles.

On doit s'y proposer une double fin, aussi bien que dans celle des garçons, qui est de former le cœur, & de cultiver l'esprit. Je commencerai par la première partie, qui est la plus importante, mais que je traiterai fort succinctement, parce que les avis que je donnerai dans la suite sur ce sujet par rapport aux garçons, conviennent également aux filles.



ARTICLE PREMIER.

*Nécessité & manière de former les mœurs
des filles dès la plus tendre enfance.*

SAINTE JERÔME, en écrivant à Læta, Dame d'une grande qualité, sur l'éducation de sa fille, & à d'autres meres chrétiennes, dit d'excellentes choses sur cette matière. J'en ferai usage, aussi bien que du livre de M. de Fénelon.

J'avertis dès le commencement les meres & les gouvernantes, que je considère ici, & qu'elles doivent considérer avec moi les enfans comme sorties tout récemment des fonts baptismaux; comme y aiant fait des vœux solennels en présence de J. C. dont les parens, les maîtres, & les maîtresses sont rendus dépositaires; comme y aiant renoncé à toutes les pompes & à toutes les vanités du siècle; & comme devant par conséquent être élevées dans des principes conformes aux engagements qu'elles y ont pris, non pour quelques années seulement, mais pour toute leur vie. Je ne croi pas qu'on trouve cet avertissement déraisonnable: & cependant il suffit

seul pour établir toutes les règles d'une bonne éducation.

Comme les prémices de toutes choses sont dûes spécialement à Dieu ; les premières pensées & les premières paroles d'un enfant doivent être consacrées par la piété. La ^a joie d'une mere chrétienne , telle que sainte Paule , doit être d'entendre sa fille , d'une voix foible & d'une langue bégaïante , prononcer le doux nom de Jesus-Christ , à qui elle a été vouée dans le batême.

Cette consécration demande ^b qu'un enfant , devenue le temple du Seigneur , n'entende & ne dise jamais rien , qui ne respire la crainte de Dieu : que les paroles contraires à l'honnêteté , soient pour elle un langage étranger & inconnu , auquel elle ne comprenne rien : qu'elle ignore absolu-

^a Parvulæ adhuc lingua balbutiens Christi alleluia resonabat. *S. Hier. ad Latam.*

Non debeo silentio præterire , quanto (S. Paula) exultaverit gaudio , quod Paulam , neptem suam , audierat in cunis & crepitaculis balbutiente lingua alleluia cantare. *Ad Enstoch.*

^b Sic erudienda est anima , quæ futura est templum Dei. Nihil aliud discat audire , nihil loqui , nisi quod ad timorem Dei pertinet. Turpia verba non intelligat : cantica mundi ignoret. Adhuc tenera lingua psalmis dubicibus imbuatur. *Ad Latam.*

ment les chansons mondaines : que ses levres encore tendres commencent au contraire à chanter les divins cantiques de David.

Dès que l'âge permettra d'exercer sa mémoire, ^a qu'on lui fasse apprendre par cœur quelques versets choisis de l'ancien ou du nouveau Testament, qu'elle récitera régulièrement à sa mere, & qui seront comme sa tâche de chaque jour, & comme un bouquet composé de fleurs cueillies dans les saintes Ecritures qu'elle lui offrira tous les matins.

Qu'elle n'ait aucune liaison avec des enfans d'un sexe différent, & qu'on ne lui donne pour la servir que des filles d'un caractère sage, & d'un esprit réglé & sûr. La science du monde peut leur être utile jusqu'à un certain point : mais qu'elles se donnent bien de garde d'en communiquer à leur Eleve l'air contagieux & les maximes pernicieuses. Car dans cet âge il faut bien peu de chose pour nuire à la pureté & à l'innocence d'un enfant : c'est une fleur tendre & délicate, que le moindre souffle empesté

^a Reddat tibi pensum | floribus carptum. *Ibid.*
quotidie de scripturarum |

peut corrompre & faire périr en un moment.

Saint Jérôme recommande fortement qu'on n'accoutume point ces créatures innocentes aux airs mondains, &^a qu'on ne les fasse point boire dans la coupe empoisonnée de Babylone : qu'on ne leur inspire point du goût pour les frivoles ornemens du siècle : qu'on ne gâte & qu'on ne deshonore point leur visage par le fard & le rouge.

Ce n'est pas qu'il veuille qu'on tienne une jeune fille dans un état entièrement opposé à celui du monde pour l'habillement & les manières, ni qu'on lui refuse les ornemens qui conviennent à son âge & à sa condition. Ce^b refus ne serviroit qu'à irriter ses desirs, & à les rendre plus violens. Elle verra les autres mieux parées

^a Provide ne bibat de aureo calice Babylonis. *Ad Gaudens.*

Cave ne aures ejus perforas : ne cerullâ & purpurissio consecrata Christo ora depingas : nec cololum auro & margaritis premas : nec caput gemmis oneres : nec capillum irrufes, & ei aliquid de gehennæ ignibus auspi-

ceris. *Ad Latam.*

^b Si ipsa non habuerit, habentes alias non videbit? *φιλία μου* genus femineum est... Quin potius habendo satietur : & cernat laudari alias, quæ ista non habeant : meliusque est ut satiata contemnat, quàm non habendo habere desideret. *Ad Gaudens.*

qu'elle, & leur portera envie. Le sexe aime naturellement la parure. Une mere sage accordera à cette pente naturelle tout ce qui ne sera point contraire aux règles de la modestie chrétienne. Sa vûe sera, en lui permettant l'usage de ces ornemens, de lui en inspirer peu-à-peu le mépris & le dégoût; & elle aura soin de faire en sorte que des personnes, respectées dans le monde, louent en présence de sa fille celles qui seront vêtues plus modestement.

Il en sera ainsi dans tout le reste. Une fille, dit M. de Cambrai, qui n'a été détachée du monde qu'à force de l'ignorer, & en qui la vertu n'a pas encore jetté de profondes racines, est bientôt tentée de croire qu'on lui a caché ce qu'il y a de plus merveilleux. Il vaut beaucoup mieux qu'elle s'accoutume peu-à-peu au monde auprès d'une mere pieuse & discrète, qui ne lui en montre que ce qu'il lui convient d'en voir, qui lui en découvre les défauts dans l'occasion, & qui lui donne l'exemple de n'en user qu'avec modération pour le seul besoin.

Le choix d'une Gouvernante est l'affaire la plus importante que puisse

avoir une mere. Elle doit l'avoir longtemps demandée à Dieu par des prières humbles & ferventes, & l'avoir méritée par des intentions pures, & par un desir sincère de procurer à sa fille une éducation véritablement chrétienne. Je ne m'étendrai point ici sur cette matière : on peut consulter ce qui sera dit dans la suite sur le choix, sur les qualités, & sur les devoirs d'un Précepteur.

Le moins qu'on puisse exiger d'une Gouvernante, c'est qu'elle ait le sens droit, un esprit docile, une humeur traitable, & une véritable crainte de Dieu. Une mere éclairée & prudente suppléera facilement au reste. Elle s'appliquera dans des conversations aisées & familières à la former par ses avis, qu'elle accompagnera toujours d'une douceur & d'une bonté qui les fassent passer jusqu'au cœur : car, sans cela, les avis les plus sages ne feront que revolter l'amour propre, & trouveront tous les accès fermés.

Un des premiers soins d'une mere est de s'instruire d'abord elle-même à fond de tout ce qui est nécessaire pour bien élever des enfans. Elle trouvera ce secours dans le livre que M. de Fénelon

nelon a composé sur l'*Education des Filles*, qui est fort court, & fort intelligible. Elle en doit faire une étude particulière, qui aille jusques à le lui rendre familier, & le faire lire plusieurs fois à la Gouvernante. Ce n'est pas encore assez. Prenez, dit M. de Fénelon lui-même à une mere qui l'avoit consulté sur ce sujet, prenez la peine de lire ce livre avec elle. Donnez-lui la liberté de vous arrêter sur tout ce qu'elle n'entend pas, & dont elle ne se sent pas persuadée. Ensuite mettez-la dans la pratique; & à mesure que vous verrez qu'elle perd de vûe, en parlant à l'enfant, les règles de ce livre qu'elle étoit convenue de suivre, faites-le lui remarquer doucement en secret.

Cette application, continue M. de Cambrai, vous sera d'abord pénible: mais songez qu'en qualité de mere c'est là votre devoir essentiel. D'ailleurs vous n'aurez pas lontems de grandes difficultés là dessus. Car cette Gouvernante, si elle est sensée & de bonne volonté, en apprendra plus en un mois par sa pratique & par vos avis, que par de longs raisonnemens. Bientôt elle marchera d'elle-même

C

dans le droit chemin. Vous aurez encore cet avantage pour vous décharger, qu'elle trouvera dans ce petit ouvrage les principaux discours qu'il faut tenir aux enfans sur les plus importantes maximes tout faits, enforte qu'elle n'aura presque qu'à les suivre. Ainsi elle aura devant les yeux un recueil des conversations qu'elle doit avoir avec l'enfant sur les choses les plus difficiles à lui faire entendre. C'est une espèce d'éducation pratique, qui la conduira comme par la main.

A ce livre de M. de Fénelon, il faut joindre l'admirable Préface du Catéchisme Historique de M. l'Abbé Fleury, qui renferme ce que l'on peut désirer de plus solide & de plus sensé sur la manière d'instruire les enfans, & de leur enseigner la Religion.

Voilà ce qui doit faire l'étude des Mères, des Gouvernantes, des Religieuses chargées de l'instruction des filles, & je puis ajouter, des Précepteurs à qui l'on confie le soin des jeunes enfans. Si l'on s'appliquoit sincèrement & de bonne foi à mettre en pratique les excellens avis renfermés dans ces deux Ouvrages, il n'y auroit pas lieu de se plaindre, comme on le

fait si souvent , du peu de succès de l'éducation des jeunes personnes de l'un & de l'autre sexe.

S'il m'étoit permis de me joindre à ces deux grands hommes , sans me comparer à eux pour le mérite ni pour la réputation ; j'ajouterois qu'on pourra peut-être trouver dans le sixième livre de cet Ouvrage , où je traite du Gouvernement intérieur des Classes & du Collège , quelques réflexions utiles aux personnes chargées de l'éducation soit des filles , soit des garçons.

Je ne puis mieux finir ce premier article qui concerne les mœurs , que par une réflexion importante que me fournit M. de Fénelon : je ne ferai que le copier.

Le plus grand obstacle à la bonne éducation des filles , est l'irrégularité de la conduite des parens. Tout le reste est inutile , s'ils ne veulent concourir eux-mêmes dans ce travail. Le fondement de tout est qu'ils ne donnent à leurs enfans que des maximes droites , & des exemples édifiants. C'est

a Te habeat magistram : te rudis miretur infantia. Nihil in te & in patre suo videat, quod si fecerit, peccet. Memen-

tote, vos parentes virginis, magis eam exemplis doceri posse, quam voce. S. Hieron. Epist. ad Lucianum.

ce qu'on ne peut espérer que d'un très petit nombre de familles. Souvent une mere qui passe sa vie au jeu, à la comédie, & dans des conversations indécentes, se plaint d'un ton grave qu'elle ne peut pas trouver une gouvernante capable d'élever ses filles. Mais qu'est-ce que peut la meilleure éducation sur des filles à la vûe d'une telle mere? Souvent encore on voit des parens, qui, comme dit S. Augustin, menent eux-mêmes leurs enfans aux spectacles publics, & à d'autres divertissemens, qui ne peuvent manquer de les dégouter de la vie sérieuse & occupée dans laquelle ces parens mêmes les veulent engager. Ainsi ils mêlent le poison avec l'aliment salutaire. Ils ne parlent que de sagesse, mais ils accoutument l'imagination volage des enfans aux violens ébranlemens des représentations passionnées & de la musique; après quoi ils ne peuvent plus s'appliquer. Ils leur donnent le goût des passions, & leur font trouver fades les plaisirs innocens. Après cela ils veulent encore que l'éducation réussisse, & ils la regardent comme triste & austère, si elle ne souffre ce mélange du bien & du mal.

Il est tems de passer à la seconde
Partie de ce petit Traité.

ARTICLE SECOND.

*Des Etudes qui peuvent convenir aux
jeunes Filles.*

CE QUE j'ai dit qu'on pouvoit
faire apprendre aux enfans jusqu'à l'â-
ge de six ou sept ans, est, à peu de
choses près, commun à ceux de l'un
& de l'autre sexe. Il s'agit maintenant
d'examiner quelles sortes d'études peu-
vent convenir aux filles dans un âge
plus avancé.

§. I.

*L'Etude de la langue latine convient-elle
aux Filles ?*

LA PREMIERE question qui se
présente à l'esprit, est de savoir si on
doit permettre aux Filles d'apprendre
la langue latine. On ne peut douter
que parmi elles il n'y en ait beaucoup
aussi capables de cette étude que les
garçons : le sexe, par lui-même, ne
met point de différence dans les esprits.
On a vû des femmes réussir dans les
sciences autant que les hommes. Pour
ne point parler de beaucoup d'autres,
Madame Dacier, qui a illustré notre

siècle , ne le cédoit en rien à la vaste érudition de son mari ; & , d'un consentement général , l'emportoit beaucoup sur lui pour la finesse du goût , & la délicatesse du stile.

Mais ce n'est point sur ce principe que la question dont il s'agit doit être décidée. Le monde n'est point gouverné au hazard. Les différens états qui le partagent ne sont point abandonnés à notre caprice. Il y a une Providence qui régle les conditions , & qui assigne à chacune ses devoirs. Parmi les hommes plusieurs sont destinés à des emplois , qui demandent une certaine étendue de connoissances pour en bien remplir les fonctions. Et comme les langues grecque & latine ouvrent l'entrée à toutes les sciences , & en sont comme la clé , voila pourquoi on les fait apprendre à ceux des jeunes gens que l'on prévoit devoir être un jour appellés aux emplois où ces connoissances sont nécessaires.

Il n'en est pas ainsi des femmes. Elles ne sont point destinées à instruire les peuples , à gouverner les Etats , à faire la guerre , à rendre la justice , à plaider des causes , à exercer la médecine. Leur partage est renfermé dans l'inté-

rieur de la maison, & se borne à des fonctions non moins utiles, mais moins laborieuses, & plus conformes à la douceur de leur caractère, à la délicatesse de leur complexion, & à leur inclination naturelle. Il faut bien que ce partage de fonctions entre les hommes & les femmes soit fondé dans la nature, puisqu'il est le même dans tous les tems & dans tous les pays. Il est vrai que l'histoire nous montre des femmes qui ont excellé dans le métier de la guerre, dans le gouvernement des Etats, dans l'étude des sciences : mais ces exemples sont rares, & ne doivent être regardés que comme des exceptions, qui loin de détruire la règle générale, ne servent qu'à la confirmer.

On peut donc conclure de tout ce que je viens de dire que l'étude de la langue latine, généralement parlant, ne convient point aux personnes du sexe.

Mais il y a des cas particuliers, où non seulement elle peut être permise à de jeunes filles, mais où elle leur devient en quelque sorte nécessaire, ou du moins où elle leur seroit d'un grand secours pour toute leur vie. Je parle de celles qui se destinent à l'état religieux, & qui par leur profession

même seront obligées à chanter ou à réciter l'Office de l'Eglise en latin. Ne seroit-ce pas pour elles une grande consolation d'entendre ce qu'elles chantent ? de se joindre aux sentimens du Prophète Roi, aussi bien qu'à ses paroles ? & de ne pas faire à son égard la simple fonction d'un écho, qui répète des mots sans y rien comprendre ? Ne semble-t-il pas que c'est à ces saintes Vierges, qui sont les Anges de la terre, non seulement par leur pureté, mais par l'honneur qu'elles ont d'être occupées continuellement à chanter les louanges du Seigneur : que c'est à elles dis-je, que David adresse ces paroles d'un pseaume : CHANTEZ, CHANTEZ DES PSEAUMES A NOTRE DIEU : CHANTEZ DES PSEAUMES A NOTRE ROI... MAIS CHANTEZ-LES AVEC * GOÛT ET AVEC INTELLIGENCE. Comme s'il leur disoit : Les pseaumes que prononce votre bouche, sont la moindre partie du tribut que vous devez à votre Dieu. L'esprit doit en avoir l'intelligence, & le cœur les sentimens. Seroit-ce une pratique blamable dans les maisons religieuses, d'apprendre la langue latine aux Novices & aux jeunes Professes, pour les mettre en

* Psallite
sapienter.
L'hebreu
porte, intelli-
genter.

état d'entendre au moins le Breviaire & l'écriture Sainte ? Il y en a qui pourroient porter cette étude plus loin, & l'on en a plusieurs exemples ; & qui pourroient arriver jusqu'à l'intelligence des saints Peres. Cette étude, qui ne tendroit qu'à éclairer, qu'à nourrir, qu'à fortifier la piété, doit-elle être interdite à une Religieuse ?

Il y a une route particulière pour les jeunes filles qui songeroient ainsi à apprendre le latin, & on doit la leur abrégé le plus qu'il est possible. La composition des themes doit être absolument retranchée, & l'on doit tout réduire à l'intelligence & à l'explication du latin. Pour cela les principes sont absolument nécessaires. Ils sont comme les fondemens de cette connoissance : & l'on fait ce que c'est que de bâtir sans fondement. J'avoue que ce travail n'est point agréable, & qu'il satisfait peu l'esprit. La légèreté de l'âge, & la vivacité d'un caractère actif & prompt, ont peine à s'y assujettir. Mais, sans cela, on n'ira jamais à pas sûr dans l'intelligence du latin : on fera toujours incertain, flottant, hésitant. Au lieu qu'un travail de quelques mois, soutenu avec courage & persé-

C.V.

véance, pour se rendre ferme & inébranlable dans l'étude des déclinaisons & des conjugaisons, épargneroit pour le reste du tems presque toute peine & tout dégoût ; & ces premières épines, qui se présentent d'abord, étant une fois arrachées, ne laisseroient plus que le soin, ou plutôt le plaisir, de cueillir des fleurs, & de se nourrir de fruits agréables. J'ai marqué dans la suite de cet Ouvrage, la manière dont il faut s'y prendre pour enseigner utilement ces premiers principes.

Il semble que M. de Fénelon ne bornoit pas cette étude simplement aux jeunes filles qui songeroient à entrer en Religion. » Je ne voudrois faire apprendre le latin, dit-il en général, » qu'aux filles d'un jugement ferme, & » d'une conduite modeste; qui sauroient » ne prendre cette étude que pour ce » qu'elle vaut ; qui renonceroient à la » vaine curiosité ; qui cacheroient ce » qu'elles auroient appris, & qui n'y » chercheroient que leur édification. » J'en connois quelques-unes de ce caractère, élevées avec un soin infini dans des familles chrétiennes où tout respire la religion ; qui sont destinées pour le monde, mais sans en avoir le

goût & les maximes ; qui joignent à une piété éclairée un esprit très solide & capable de toutes les sciences. On leur a fait apprendre le latin ; & elles y ont fait un tel progrès , qu'elles sont parvenues à entendre parfaitement & sans peine les lettres de S. Jérôme , de S. Paulin , de S. Cyprien , & à en faire des traductions avec une justesse & une élégance qui feroient honneur aux plus habiles maîtres. On ne les a point renfermées dans l'étude feule du latin. On leur a fait apprendre tout ce qui convient à des filles qui doivent être dans le monde , & qui deviendront des meres de familles. Quand les qualités & les dispositions dont je viens de parler se rencontrent dans de jeunes filles , les peres & les meres ne doivent point , ce me semble , s'opposer au desir qu'elles auroient d'apprendre la langue latine.

Il y a encore d'autres personnes du sexe à qui il peut être permis d'apprendre le latin : des Vierges & des Veuves chrétiennes , qui vivant dans le monde , mais en étant séparées d'esprit & de cœur , ont entièrement renoncé à ses dangereux plaisirs. Pourquoi leur interdriroit-on cette conso-

lation & cette joie, qui est la seule qu'elles se soient réservée; sur tout la rapportant principalement à la piété, & cherchant dans cette étude un moien de réciter les pseaumes avec plus d'attention & de ferveur, & de mieux entendre les saintes Ecritures? N'ont-elles pas d'illustres exemples pour justifier leur conduite: sainte Marcelle, sainte Paule, sainte Eustoquie, c'est-à-dire ce qu'il y avoit de plus grand à Rome pour la naissance, pour les richesses, pour les dignités? Elles ne laissoient aucun repos à saint Jérôme qui leur tenoit lieu de Maître dans l'étude des saints Livres; & il nous marque lui-même qu'il avoit expliqué à sainte Paule & à sainte Eustoquie sa fille l'ancien & le nouveau Testamens tout entiers, & que leur zèle avoit été jusqu'à apprendre l'hébreu pour se rendre plus habiles dans l'intelligence des saints Livres. Mais ce qui fait le plus parfait éloge de cette ardeur pour l'étude, c'est qu'elle ne servit qu'à sanctifier ces illustres Dames Romaines, & à augmenter en elles la piété & l'humilité, de sorte qu'elles se dépouillèrent de tout pour suivre dans une entière pauvreté un

Epist. ad Eustoch. lib. 3. Epist. 8.

Dieu fait pauvre & anéanti pour elles.

En supposant, comme je le fais, que l'étude de la langue latine ne convient point au commun des filles, à quoi faut-il donc les appliquer quand elles sont dans un âge plus avancé ? C'est ce que je vais exposer d'une manière succincte.

§. II.

Lecture. Ecriture. Arithmétique.

JE SUPPOSE que dans les années précédentes les jeunes filles ont appris à bien lire & à bien écrire : c'est une partie de l'éducation des filles qui est trop négligée. Il est honteux, dit M. de Cambrai, mais ordinaire, de voir des femmes qui ont de l'esprit & de la politesse, ne savoir pas bien prononcer ce qu'elles lisent. Ou elles hésitent, ou elles chantent en lisant : au lieu qu'il faut prononcer d'un ton simple & naturel, mais ferme & uni. Elles manquent encore plus grossièrement pour l'orthographe. On ne doit pas leur faire un crime de cette ignorance presque générale dans leur sexe, & qui, par cette raison, semble ne le pas deshonorer. Mais pourquoi

ne tacheroit-on pas de bonne heure à prévenir ce reproche, en leur apprenant à écrire correctement? Ce soin ne demande pas un grand travail. Une légère connoissance de la Grammaire françoise pour distinguer les différentes parties du discours, pour savoir décliner & conjuguer, pour connoître les diverses manières de ponctuer: voila à quoi se borne par rapport aux filles la science qui leur est nécessaire pour ce point. Ces règles se trouvent dans toutes les Grammaires françoises. Un maître habile en fera le choix & en très peu de tems & très peu de leçons mettra une jeune fille en état d'écrire très correctement.

Il sera bon que les jeunes filles apprennent les quatre opérations de l'arithmétique, qui leur seront fort utiles, & même nécessaires pour remplir des devoirs dont je parlerai dans la suite.

§. III.

Lecture des poètes. Musique. Danse.

LA LECTURE des comédies & des tragédies, même de celles qui paroissent n'avoir rien de contraire à la modestie & aux bonnes mœurs, peut

Être fort dangereuse pour cet âge. Car, outre que cette lecture conduit presque infailliblement au desir de les voir représenter par des acteurs qui y ajoutent de l'ame & de la vie, l'imagination vive des jeunes personnes saisit avidement tout ce qui flate les sens, & qui est favorable à la cupidité; & presque tout la réveille dans ces sortes de poésies. Tout ce qui peut faire sentir l'amour, dit M. de Cambrai, plus il est adouci & envelopé, plus il me paroît dangereux. Les deux tragédies sacrées de Racine, Esther & Athalie, n'ont point ce danger pour les filles, & on peut leur en faire apprendre des endroits choisis.

LA MUSIQUE, aussi bien que la poésie, demande de grandes précautions. Les plus sages Législateurs du paganisme ont cru que rien n'étoit plus pernicieux à une République bien policée que d'y laisser introduire une musique efféminée. Des meres chrétiennes, pour peu qu'elles soient instruites, doivent comprendre jusqu'où elles sont obligées de porter la délicatesse sur ce point.

Premièrement, soit dans la maison paternelle, soit dans les couvents, on

ne doit pas appliquer si tôt les jeunes filles à apprendre à chanter & à jouer des instrumens. Une expérience presque universelle montre que l'étude de la musique les dissipe extraordinairement, & leur inspire du dégoût & de l'aversion pour toutes les autres occupations, qui sont néanmoins infiniment plus importantes & plus essentielles à cet âge.

En second lieu, une mere chrétienne ne doit jamais permettre qu'on mette entre les mains de sa fille ces sortes de pièces de musique qui ne respirent qu'un air mondain, & ne contiennent que des maximes anti-chrétiennes : où il semble qu'on a pris à tâche de rétablir le paganisme avec toutes ses divinités : où l'amour, l'ambition, la vengeance, en un mot où toutes les passions régnerent, & sont mises en honneur. N'est-ce pas rétracter ouvertement les vœux de son bapême, que d'approuver & de permettre un usage qui y est si directement contraire ? Est-il raisonnable que l'autorité des Maîtres de Musique, souvent peu religieux, l'emporte sur celle des saints Peres, qui sont nos Maîtres pour la religion ? Croit-on n'avoir

point de reproche à se faire d'obliger de saintes Religieuses, dont la demeure retentit continuellement des Cantiques du Seigneur, à souffrir qu'on enseigne en leur présence à de jeunes filles confiées à leurs soins des Cantiques qui semblent composés à dessein de contredire ouvertement l'Evangile? Des motêts, & il y en a d'excellens; les chœurs d'Esther & d'Athalie; quelques cantiques que l'on peut choisir ailleurs, ne suffiroient-ils pas. Et quand il y manqueroit quelque chose pour ce goût fin & délicat en matière de musique, le dédommagement par rapport aux mœurs ne doit-il être compté pour rien?

Je ne fais pas comment la coutume de faire apprendre à grands frais aux jeunes filles à chanter & à jouer des instrumens est devenue si commune, & est regardée comme une partie essentielle de leur éducation. J'entends dire que dès qu'elles sont établies dans le monde, elles n'en font plus aucun usage. Pourquoi donc y donner pendant la jeunesse un tems si considérable, qui pourroit être employé à des choses plus utiles, & non moins agréables, comme seroit entr'autres le dessein,

qui peut beaucoup servir aux ouvrages dont les Dames ont coutume de s'occuper.

LA DANSE aussi fait ordinairement une des parties les plus essentielles de l'éducation des filles, & l'on y consacre sans peine beaucoup de tems & beaucoup d'argent. On ne s'attend pas que j'entreprenne ici d'en faire l'éloge ou l'apologie. Je me borne à examiner simplement & sans prévention quel est, sur cet article, le devoir d'une mere chrétienne & raisonnable. Comme il y a des études destinées à cultiver & à orner l'esprit, il y a aussi des exercices propres à former le corps, & l'on ne doit pas les négliger. Ils contribuent à régler la démarche, à donner un air aisé & naturel, à inspirer une sorte d'honnêteté & de politesse extérieure qui n'est pas indifférente dans le commerce de la vie, & à faire éviter des défauts de grossièreté & de rusticité qui sont choquans, & qui marquent peu d'éducation. Mais il suffit pour cela d'apprendre à de jeunes personnes à ne point s'abandonner à une molle nonchalance qui gâte & corrompt toute l'attitude du corps, à se tenir droites, à mar-

cher d'un pas uni & ferme , à entrer décemment dans une chambre ou dans une compagnie , à se présenter de bonne grace , à faire une révérence à propos , en un mot à garder toutes les bienséances qui font partie de la science du monde , & auxquelles on ne peut manquer sans se rendre méprisable. Voila , ce me semble , à quoi naturellement doit tendre l'exercice dont je parle ; & j'ai vû avec joie des Maîtres à danser de la première réputation se renfermer dans ces bornes pour satisfaire aux desirs de meres chrétiennes , qui joignent à une grande naissance une piété encore plus grande.

Il n'est pas nécessaire que je m'arrête ici à montrer combien tout ce qui est au delà de ce que je viens de marquer peut devenir dangereux pour de jeunes Demoiselles , & combien les suites en peuvent être funestes. Une Dame un peu jalouse de sa réputation ne seroit pas contente qu'on lui fît un mérite d'exceller dans le chant & dans la danse. C'est la remarque que fait Salluste en disant de Sempronia , Dame de naissance , mais absolument décriée pour les mœurs ,

» Qu'elle chantoit & dansoit avec

*In bello Catil.
lin.*

» plus d'art & de grace qu'il ne con-
 » venoit à une honnête femme : *Psal-*
lere , saltare elegantius , quàm necesse est
proba.

§. I V.

Etude de l'Histoire.

L'ETUDE la plus propre à orner l'esprit des jeunes Demoiselles, & même à leur former le cœur, est celle de l'Histoire. Elle leur ouvre un vaste champ, qui peut les occuper utilement & agréablement pendant plusieurs années. On trouvera dans la suite de cet Ouvrage quelques réflexions plus étendues sur la manière dont il faut s'appliquer à cette étude.

I. *Histoire sainte.*

L'ORDRE des tems demande qu'on commence par l'Histoire sainte. Comme elle est le fondement de la religion, il faut s'y arrêter plus que sur toutes les autres, & faire en sorte qu'une jeune fille la possède en perfection. Elle lui sera d'un grand usage tout le reste de sa vie, soit pour entendre les instructions publiques, soit pour lire en particulier avec fruit les livres de piété. Car, dans les unes &

dans les autres , on suppose que l'auditeur & le lecteur sont instruits des faits de l'histoire sainte , & par cette raison on se contente de les leur indiquer en un mot : mais c'est un langage étranger pour ceux à qui cette histoire est inconnue , & le nombre en est grand.

Outre cet avantage , qui est certainement bien considérable , mais qui ne regarde que les années suivantes ; il y en a un autre actuel & présent , qui est encore d'une plus grande importance. M. Fleuri & M. de Fénelon ont tous deux remarqué que l'étude de l'histoire sainte , sans parler de l'agrément qui s'y trouve par la beauté & la grandeur des événemens , & qui la rend par cette raison bien plus utile à la jeunesse , est la manière la plus sûre & la plus solide de l'instruire à fond & pour toujours de la religion. Ces histoires paroissent allonger l'instruction , mais véritablement elles l'abrègent , & lui ôtent la sécheresse des catéchismes , où les mystères sont détachés des faits. Aussi voions - nous que saint Augustin , dans l'admirable ouvrage qui a pour titre , *De la manière d'instruire les simples* , n'en prescrit point

De catechifandis rudibus.

d'autre que celle dont nous parlons ici. Et cette méthode ne lui étoit point particulière, ni d'une nouvelle invention : c'étoit la méthode & la pratique universelle de l'Eglise, observée dans tous les tems. Elle consistoit à montrer, par la suite de l'histoire, la religion aussi ancienne que le monde ; Jesus-Christ attendu dans l'ancien Testament, & Jesus-Christ régnaant dans le nouveau. C'est le fonds de l'instruction chrétienne.

Cela demande un peu plus de tems & de soin, que l'instruction à laquelle beaucoup de gens se bornent. Mais aussi, on fait véritablement la religion, quand on fait ce détail : au lieu que, quand on l'ignore, on n'en a que des idées confuses. Le tems que les jeunes filles mettront à apprendre cette histoire, fera donc pour elles un tems bien utilement employé.

Je suppose qu'elles en ont déjà une idée abrégée par l'étude qu'elles ont faite du Catéchisme historique, qui a servi de préparation à une connoissance plus étendue & plus détaillée.

Elles la trouveront dans le Livre qui a pour titre, *Abrégé de l'histoire & de la morale de l'Ancien Testament*, imprimé

*Il se vend
chez Jean
Desaint rue
saint Jean de
Beauvais.*

mé depuis peu d'années , & dont on a déjà fait quatre éditions. Il est merveilleusement propre pour les jeunes personnes , parce qu'il est composé avec beaucoup de clarté , & souvent dans les termes mêmes de l'Écriture Sainte , dont la divine simplicité est préférable à tout ce que l'art a de plus pompeux & de plus brillant. Une jeune fille en apprendra facilement tous les jours un chapitre. On pourra même d'abord se contenter de la moitié d'un chapitre : car il vaut mieux qu'elle en apprenne moins , & qu'elle le sache mieux. On prendra un jour , comme le samedi , pour lui faire répéter ce qu'elle aura appris pendant la semaine ; & de même un jour chaque mois. De cette sorte les leçons nouvelles ne feront point oublier les anciennes. Il est bon , pour exercer & affermir sa mémoire , qu'elle s'accoutume à rendre l'histoire fidèlement , & telle qu'elle est dans le Livre , sans pourtant exiger une exactitude scrupuleuse , qui aille jusqu'à n'oser changer aucun mot : pourvû qu'elle en substitue qui aient le même sens , on doit être content. Car , avant tout , la grande attention doit être de lui ren-

dre cette étude agréable, & d'en écarter, autant qu'il se pourra, toutes les épines.

Après qu'elle aura récité son histoire, la Gouvernante ou le Maître pourront lui faire quelques petites questions, pour lui former l'esprit & le jugement, pour lui apprendre à parler & à s'exprimer, & pour l'accoutumer à faire des réflexions sur ce qu'elle lit. Ainsi quand on verra Joseph vendu par ses freres, calomnié par la femme de Putiphar, mis en prison, on paroitra étonné, & on demandera à la jeune fille si c'est ainsi que Dieu récompense ses fidèles serviteurs. Elle trouvera facilement ce qu'il faut répondre à cette question. Quand on verra le même Joseph élevé en gloire, on la priera d'examiner par quelles voies Dieu l'y a conduit ; & par les interrogations mêmes qu'on lui fera, on l'aidera à observer que les obstacles mêmes que les hommes avoient prétendu mettre à sa grandeur, sont devenus des moyens efficaces pour l'y faire arriver, & que telle est ordinairement la conduite de la Providence à l'égard des hommes.

Quand Dieu donne sa loi aux Israélites

raélites sur la montagne de Sinai au milieu des éclairs & des tonnerres, & qu'un moment après ce même peuple la viole dans le premier & le plus important des dix Commandemens en adorant le Veau d'or, on demande à la jeune fille d'où a pu venir une prévarication si subite, si énorme, si générale; & si il a manqué quelque chose à ce peuple dans la manière dont il a accepté cette loi, qui paroît pourtant bien respectueuse & bien soumise, puisqu'il tremble devant la majesté du Dieu qui lui parle, & qu'il promet sans restriction & sans exception d'observer inviolablement tout ce que le Seigneur lui commandera. On la conduira peu-à-peu à répondre que la faute du peuple, en promettant ainsi d'accomplir exactement les ordonnances de Dieu, a été de n'avoir compté que sur ses propres forces pour accomplir ces ordonnances, de n'avoir pas connu sa foiblesse & son impuissance à tout bien, & de n'avoir pas recouru par la prière à celui qui seul pouvoit le mettre en état de lui obéir.

Quand la jeune personne ne trouve pas d'elle-même les réponses, on les

D

lui fournit , & on tâche de les lui rendre intelligibles par la manière facile & claire dont on les lui explique. J'ai toujours souhaité , pour le secours des personnes chargées de l'éducation des filles , & je puis bien ajouter aussi de celle des garçons , qu'on trouvât dans quelque livre ces réflexions toutes digérées & toutes préparées. La Providence procure encore ce secours à la Jeunesse. L'Auteur de l'Abrégé de l'Histoire sainte dont j'ai parlé , à ajouté au récit des histoires qu'il a rendu plus complet , des Réflexions , qui m'ont paru fort solides , & très propres à instruire du fond de la religion non seulement les jeunes gens , mais beaucoup d'autres personnes. On commence actuellement à imprimer cet Ouvrage.

Quand les jeunes personnes , au bout d'une ou de plusieurs années , savent raisonnablement l'histoire sainte , il y a une manière de la leur remettre devant les yeux , & de leur en faire rappeler les principaux événemens , qui peut leur être fort utile , & qui ne peut manquer de leur être fort agréable : je l'ai pratiquée avec beaucoup de succès lorsque j'étois chargé de la

conduite d'un Collège. Je suppose que la jeune fille a plusieurs compagnes, qui font les mêmes études qu'elle : sinon la mere ou la gouvernante en tiendront la place. On propose quelque matière, & l'on ramasse tous les exemples que l'on en trouve dans l'Histoire sainte. Chaque personne fournit le sien à son rang, ou alternativement si l'on n'est que deux ; & cela en très peu de mots, & simplement pour indiquer le fait. J'en donnerai ici quelques exemples.

§. I.

Confiance en Dieu dans les plus extrêmes dangers.

Abraham, prêt de perdre son fils en l'immolant.

Jacob délivré de la colere de Laban, puis de celle d'Esau.

Moyse enfermé entre l'armée de Pharaon & la mer rouge.

Les Gabaonites, prêts d'être exterminés comme les autres peuples de Chanaan, trouvent le moien de se dérober à l'anathème commun.

Gédéon avec trois cens hommes marche contre les Madianites.

D ij

Combat de David contre Goliath.

David prêt d'être saisi par Saül qui le poursuivoit sur une colline.

Afa attaqué par Zara roi d'Ethiopie, qui avoit un million d'hommes.

Elifée enfermé dans la ville de Dothan, & poursuivi par Achab.

Samarie réduite à la dernière extrémité, & sauvée.

Confiance d'Ezéchias assiégé dans Jérusalem par Sennachérib.

Susanne condamnée à mort, & conduite au supplice.

Les trois jeunes hommes dans la fournaise.

Daniel dans la fosse aux lions,

Jonas jetté dans la mer.

Béthulie réduite à l'extrémité, & délivrée par Judith.

Les Juifs condamnés à périr, & délivrés par Esther. &c.

REFLEXIONS *sur le même sujet.*

On peut quelquefois engager une jeune personne à développer un fait, en le racontant plus au long : par là elle s'accoutume & apprend à narrer. Mais, ce qui est encore plus important, c'est de mêler au récit des faits quelques courtes réflexions, &c.

s'il se peut, les lui faire trouver à elle-même en l'interrogeant d'une manière qui les lui rende faciles. J'en rapporterai trois ou quatre sur la matière qui vient d'être proposée.

1. C'est lorsque le danger est le plus pressant, & qu'il ne paroît aucune ressource du côté des hommes, qu'on doit le plus compter sur la protection de Dieu. C'est ce que prouvent clairement, la délivrance de David, lorsque Saül, arrivé presque à l'extrémité d'une colline d'où il ne pouvoit se tirer, étoit près de le saisir; la délivrance des villes de Samarie, de Jérusalem, de Béthulie, toutes réduites à la dernière extrémité, & sans espérance humaine.

2. Dieu se plaît pour lors à faire éclater sa puissance, & à se montrer quand les hommes disparoissent entièrement, afin que la délivrance ne puisse être attribuée qu'à Dieu seul. C'est ce qu'il dit lui-même, quand il ordonna à Gédéon de réduire son armée à trois cens hommes: *De peur qu'Israel ne se glorifie contre moi, & ne dise, C'est par mes propres forces que j'ai été délivré de mes ennemis.* Judic. 7. 22

3. Ce qui attire la protection de
D iij.

Dieu , est une pleine confiance en son pouvoir infini , & en sa bonté qui ne

1. Reg. 14. 6. *l'est pas moins. Il est également facile au Seigneur , dit Jonathas , de donner la victoire avec un grand ou avec un petit nombre. C'est dans le même esprit que*
1. Reg. 17. 45. *David dit à Goliath : Vous venez à moi avec l'épée , la lance , & le bouclier : mais moi je viens à vous au nom du Seigneur des armées. L'écriture croit faire un éloge parfait du saint roi Josaphat ,*
4. Reg. 18. 5. *par ce seul mot : Il a espéré dans le Seigneur.*

4. La protection de Dieu , quoiqu'elle ne soit pas visible , n'en est pas moins réelle. Elisée , prêt d'être assiégé dans Dothan par l'armée des Syriens , & voyant son serviteur tout effraïé , pria Dieu de lui ouvrir les yeux. Il vit la montagne couverte de chevaux & de chariots de feu qui étoient au tour d'Elisée. La foi devroit produire en nous le même effet,

§. II.

Avantages des bonnes liaisons & compagnies , dangers des mauvaises.

Lot connut peu d'abord de quel prix étoit la compagnie d'Abraham , puisqu'il s'en sépara.

Il s'exposa aux plus grands dangers en le quittant, & en s'établissant à Sodome.

Abraham le tire des mains des quatre Rois vainqueurs.

Le même Lot est sauvé de l'incendie de Sodome par la protection d'Abraham.

Un petit nombre de Justes auroit sauvé Sodome.

La présence de Joseph attire la bénédiction de Dieu sur la maison de Putiphar.

Les Israélites entraînés dans le crime & dans l'idolatrie par la compagnie des filles Moabites & Madianites.

Bonheur de Ruth de s'être attachée à Noémi : malheur d'Orpha sa belle sœur de s'en être séparée.

Voisinage de Bethsabée funeste à David.

Liaison de David & de Jonathas, modèle d'une parfaite amitié.

Chute de Salomon causée par la mauvaise compagnie de ses femmes.

Roboam perdu par la mauvaise compagnie & les mauvais conseils des jeunes Seigneurs de sa Cour.

Jézabel pousse son mari Achab aux derniers crimes.

Connoissance d'Elie source de bonheurs pour la veuve de Sarepta ; aussi bien que celle d'Elisée pour la Sunamite.

Une esclave , qui étoit dans la maison de Naaman , est cause que son Maître va trouver le Prophète Elisée.

Un domestique de ce grand Seigneur l'engage , par ses sages remontrances , à exécuter l'ordre du Prophète.

Mort ressuscité par la présence du corps d'Elisée.

Os du Prophète de Béthel conservés parce qu'ils se trouvent unis à ceux d'un autre Prophète de Juda.

Joas roi de Juda préservé d'abord par les sages conseils du Grand-Prêtre Joiada, puis corrompu par les flateries des Courtisans.

De quelle utilité ne furent point les conseils d'Isaïe pour le saint Roi Ezéchias !

Heureuse éducation du jeune Tobie dans la vertueuse maison de ses parens. Secours infinis qu'il tire de son Conducteur.

CETTE SORTIE de dispute peut être fort utile aux jeunes personnes. Elle les réveille , elle les anime , elle leur fait faire des efforts , elle les rend

plus attentives à leurs lectures, elle leur apprend à en faire usage. Je connois une famille, où souvent les récréations du soir se passoient dans une pareille dispute entre la Demoiselle du logis & le Gouverneur du frere, entre lesquels il y avoit une émulation si vive de fournir chacun son mot à propos, & de ne pas demeurer à sec, que toute la compagnie étant en haleine, & prenant parti pour l'un ou pour l'autre, personne n'étoit tenté de s'endormir. Ne pourroit-on pas établir dans les couvents cette ingénieuse & agréable récréation parmi les jeunes pensionnaires, & ne seroit-ce pas un moyen de les engager à l'étude de l'histoire tant sainte que profane ? car l'une & l'autre peuvent entrer également dans l'exercice dont je parle.

Cette étude de l'histoire sainte doit toujours être accompagnée de celles de la Géographie & de la Chronologie, qu'il faut réduire à très peu de choses par rapport aux jeunes personnes, pour ne point trop charger leur mémoire.

A mesure qu'il se présente quelque nom de province, de ville, de rivie-

D.v.

re , de montagne , dans l'histoire qu'on explique , il faut aussitôt les montrer sur la Carte. Ainsi Abraham part d'Ur en Caldée , s'arrête quelque tems à Aran dans la Mésopotamie , arrive dans le pays de Chanaan appelé autrement la Terre promise , passe de là en Egypte , &c. Voila bien des endroits différens , dont il faut faire connoître la situation. Il ne faut pas se rebuter de ce que les Cartes de la Terre Sainte sont en latin. Les noms n'en sont guères moins faciles à discerner , que s'ils étoient en françois. *Samaria* , Samarie. *Hierosolyma* , Jérusalem. Mais , pour aider les jeunes personnes à trouver sans peine les villes sur la Carte , on dressera une Table alphabétique de toutes celles qui sont énoncées dans l'*Abrégé de l'Histoire de l'ancien Testament* , laquelle indiquera la Tribu où chacune de ces villes est située. On trouvera cette Table chez le même Libraire où se vend ce Livre.

J'en dis autant de la Chronologie ; qui est la connoissance du tems où les événemens , dont il est parlé dans l'histoire , sont arrivés. On donnera de même une petite Table , où seront

désignés les six Ages qui partagent & renferment toute l'Histoire sainte : & chaque Age sera divisé en un très petit nombre d'Epoques, qu'il sera facile de retenir en les répétant exactement à mesure qu'on avancera dans l'histoire. D'ailleurs il suffit aux jeunes Demoiselles de savoir à quelques années près le tems où ont vécu les personnes les plus connues, & où sont arrivés les faits les plus mémorables. Il faut bien se donner de garde de charger leur mémoire d'un grand nombre de dattes, qui ne serviroient qu'à y jeter du trouble & de la confusion. Les six Ages sont des points fixes, auxquels tous les autres se rapportent, & qu'il faut par cette raison apprendre très exactement. Quand on fait que la sortie d'Egypte est arrivée l'an du Monde 2513, & que le Temple a été bâti par Salomon en 2992. (Ce sont les dattes du 3^e & du 4^e Age) il est aisé de placer les événemens qui sont entre deux. Si l'on demande dans quel tems a vécu Josué, comme on sait qu'il a succédé à Moïse, & que celui-ci a passé quarante ans dans le Désert on répondra que Josué vivoit environ en l'an du Monde 2550.

Quand on ne diroit une datte qu'à vingt ou trente ans près , cela doit suffire dans cet âge ; parce que tout ce qu'on peut demander alors , c'est de ne pas tomber dans des fautes grossières d'anachronisme , comme de placer Abraham avant le Déluge , David avant Moïse , & d'autres bévûes pareilles.

I I. *Histoire Grecque.*

QUAND une jeune fille possède parfaitement l'Histoire Sainte , il la faut faire passer à la profane , & commencer par la Grecque. Je comprends sous ce nom toute l'Histoire ancienne , distinguée de celle de Rome.

Je lui conseille pourtant de ne point abandonner entièrement l'Histoire sainte , qui doit faire l'étude de toute la vie , mais d'en relire tous les jours quelque petite partie dans l'Abrégé , jusqu'à ce qu'elle soit en état & qu'on lui conseille de passer à la lecture de l'ancien Testament même. Lire un chapitre historique par jour , n'est pas un grand travail , & n'emporte pas beaucoup de tems : mais c'est un hommage , ce me semble , & un respect que l'on doit à l'unique histoire :

du monde que l'Esprit de Dieu ait dictée.

J'ai tâché de faciliter l'étude de l'histoire Grecque par l'Ouvrage que j'ai donné sur cette matière: Les jeunes personnes, qui n'ont point de secours étranger, peuvent facilement s'en passer, en observant exactement tout ce que font celles qui ont un maître. Il ne faut pas qu'elles se contentent d'une lecture rapide, qui ne laisse presque point de vestiges après soi, & qui n'est propre qu'à satisfaire la curiosité, défaut naturel au sexe, qu'on doit combattre de bonne heure, & non l'entretenir & l'augmenter en s'y livrant. Il faut revenir sur ses pas, & après avoir vû un fait tout de suite, le reprendre de nouveau, le relire plusieurs fois en s'arrêtant davantage sur les plus beaux endroits, s'en rendre compte ensuite à soi-même avec une sorte de sévérité, & s'il se peut, en faire un extrait & un abrégé: je marquerai bientôt comment il faut s'y prendre. La plupart des Dames se plaignent qu'elles ne retiennent rien de ce qu'elles ont lu: c'est qu'elles ne se donnent pas la peine de lire comme il faudroit, & que dans leur jeunesse

elles n'ont pas eu soin de cultiver leur mémoire, qui est naturellement paresseuse, & qui fuit le travail. Il seroit à souhaiter que les meres, qui sont les premières maitresses de leurs filles, leur en tinssent lieu dans cette étude, s'y appliquassent elles-mêmes, & se missent en état de leur en faire rendre compte.

Plusieurs, depuis quelque tems, ont pris des Maîtres pour étudier l'histoire, & en ont tiré de grands secours. Les jeunes filles commencent par l'étudier en particulier, & quand le Maître vient, elles lui font le récit de ce qu'elles ont lu & de ce qu'elles ont remarqué. Cette nécessité de rendre compte à un autre, & souvent en présence d'une mere, est un puissant égouillon, qui pique l'amour propre, & qui oblige de faire des efforts. On a de la peine à être à soi-même son propre censeur, & si l'on fait tant que de le devenir, c'est toujours avec beaucoup d'indulgence : on est plus porté à satisfaire ceux qui exercent à notre égard cette fonction. Le Maître ici observe si l'on a fait un fidèle récit, si l'on n'a point omis des circonstances essentielles, si l'on a insisté sur celles

qui sont les plus importantes, & sur tout si l'on a été attentif aux réflexions qui sont répandues dans l'Ouvrage, & qui sont à proprement parler le principal fruit de l'Histoire, sur tout par rapport aux jeunes personnes, dont il s'agit de former le jugement, & à qui l'on cherche à inspirer le goût du vrai & du solide. Le Maître, dans cette vue, fait des questions, demande ce qu'on pense sur certaines actions, si l'on n'en connoit point de semblables dans une autre histoire, & quel jugement on porte des grands hommes, & de leur caractère. Voila ce qui forme l'esprit.

Une jeune Demoiselle âgée seulement de neuf ou dix ans, me racontoit l'histoire de Cyrus, qui ne voulut pas voir une jeune Princesse qui avoit été faite prisonnière, & dont on lui vantoit la rare beauté: il chargea seulement un Officier d'en prendre tout le soin possible, & d'avoir pour elle tous les égards que son âge & sa naissance exigeoient. Je demandai à la jeune Demoiselle, si elle n'avoit rien vu de pareil dans l'histoire. Elle ne manqua pas de me citer l'exemple de Scipion l'Africain, premier de ce nom,

qui vit une Princesse dans le même cas, & la traita comme sa sœur. Je voulus savoir ce qu'elle pensoit de Cyrus & de Scipion, & auquel des deux elle donnoit la préférence dans une action presque toute pareille. *D'un côté, me dit-elle, il y a plus de force, & de l'autre plus de prudence.*

Quand la leçon est finie, la jeune personne repasse ce qui a été expliqué, & en fait l'extrait, qu'elle montre ensuite au Maître. Il corrige ce qu'il y a de défectueux, soit pour les pensées, soit pour l'expression : ajoute ce qui manque au récit, retranche ce qu'il a de superflu : fait remarquer les fautes de langage, & d'orthographe. Je ne sache rien qui puisse être plus utile à de jeunes personnes que cette sorte d'exercice. J'en ai vû plusieurs composer leurs extraits avec beaucoup d'exactitude & de justesse. On n'arrive pas tout d'un coup à cette perfection, mais on y vient peu à peu. L'application & le travail sont toujours suivis ici d'un heureux succès.

Un des Maîtres qui enseignoient l'histoire aux Demoiselles, pour leur apprendre comme il falloit faire ces Extraits, leur en donnoit un modèle,

que j'ai cru devoir insérer ici. Il y a trois manières de faire ces Extraits. L'une qui est plus longue, & qu'il appelle *Abrégé* : l'autre qui est plus succincte, & à qui il donne le nom d'*Analyse* : enfin la troisième, qui n'est qu'un *Sommaire*, & qui renferme en gros les principaux événemens d'une histoire.

Abrégé d'un morceau de l'Histoire de Cyrus, qui se trouve au commencement du quatrième Livre de l'Histoire ancienne.

CYRUS, fils de Cambyse roi de Perse, & de Mandane fille d'Astyage roi des Médes, fut élevé selon les loix de sa nation, qui pour lors étoient excellentes. Le bien public étoit le principe & le but de toutes ces loix. On regardoit l'éducation de la jeunesse comme le point le plus essentiel du gouvernement. L'Etat s'en chargeoit, & l'on envoyoit les enfans aux écoles, moins pour y étudier les sciences, que pour y apprendre la justice. Le crime qu'on y punissoit le plus sévèrement, étoit l'ingratitude : mais on étoit plus attentif à prévenir les fautes par une bonne éducation, qu'à les arrêter par le châtement. Tout y étoit réglé par

rapport aux jeunes gens ; exercices , repas , punitions. Une vie toujours occupée , jointe à une nourriture frugale , leur procuroit un fonds de santé capable de soutenir dans la suite les plus dures fatigues. On étoit dans la classe des enfans jusqu'à seize ou dix-sept ans. De là on passoit dans celle des jeunes gens ; ils y étoient tenus de plus court , & y demeuroient dix ans. La troisième étoit pour les hommes faits. Après y être resté vingt-cinq ans , on entroit dans la dernière , d'où l'on tiroit les plus sages , pour former le Conseil public & les Compagnies des Juges ; comme de la troisième on tiroit les Officiers d'armée.

Cyrus âgé de douze ans , alla avec Mandane chez Astyage son grand-pere , qui desiroit ardemment de le voir. Les mœurs des Médes étoient routes différentes de celles des Perses. Cyrus , sans être ébloui du vain éclat de la Cour d'Astyage , & sans rien critiquer , sût se maintenir dans les principes qu'il avoit reçus dès son enfance , & se concilier tous les cœurs.

Dans un repas somptueux que son grand-pere donna en sa faveur , & où tout fut prodigué , il regardoit cette

magnificence d'un œil fort indifférent. Le Roi en paroissant surpris, le jeune Prince lui répondit qu'en son pays, pour appaiser la faim, on prenoit un moien plus aisé & plus court : qu'un peu de pain, d'eau, & de cresson leur suffisoit. Il distribua, avec la permission d'Astyage, tous les mets aux différens Officiers : mais il oublia exprès Sacas, grand Echançon, parce qu'ayant de plus la charge d'introduire dans l'appartement du Roi ceux à qui l'on donnoit audience, il n'y laissoit pas entrer Cyrus aussi souvent qu'il l'eût souhaité. Astyage eut de la peine de ce que son petit fils avoit fait cet affront à un Officier qu'il considéroit particulièrement pour son adresse à lui verser à boire. Ne faut-il que cela, mon Papa, reprit Cyrus, pour gagner vos bonnes grâces ? elles sont à moi. Je me fais fort de vous mieux servir que lui. On l'équipe aussitôt en Echançon. Il s'avance gravement, & tenant la coupe, il la présente avec une grace & une dextérité merveilleuse. Puis se jettant au cou de son grand-pere, *O Sacas, s'écria-t-il, pauvre Sacas, te voila perdu : j'aurai ta charge. Vous avez oublié de faire l'essai, & de goûter le*

vin, lui dit le Roi. Mon Papa, repliqua-t-il, ce n'est point un oubli de ma part : J'ai craint d'être empoisonné. Car, dans un autre repas, j'ai remarqué qu'après qu'on eut bû de cette liqueur, la tête tourna à tous les conviés. Eh, quoi ! dit Astyage, la même chose n'arrive-t-elle pas chez votre pere ? Jamais, répondit Cyrus. Tout ce qui arrive, c'est qu'après avoir bû, l'on n'a plus soif.

On ne peut trop admirer l'habileté de l'historien Xénophon, qui use de ce détour ingénieux pour donner aux Princes une excellente leçon de sobriété.

Lorsque Mandane retourna en Perse, Cyrus demeura encore en Médie sur les instances que lui en fit son grand-pere, & profita de ce délai pour apprendre à bien monter à cheval, exercice inconnu en Perse jusqu'alors. Il se fit universellement estimer & aimer. Doux, affable, officieux, libéral, il sollicitoit les graces, & se rendoit volontiers médiateur pour les autres. Il étoit dans sa seizième année, lorsqu'il fit son apprentissage de l'art militaire sous Astyage, à l'occasion d'une petite irruption du fils du Roi.

des Babyloniens dans les terres des Médes. L'année d'après Cambyse le rappella , pour lui faire achever son tems dans les Ecoles des Perſes. Il partit ſur le champ regretté de toute la Cour. A ſon arrivée en Perſe , il ſurprit beaucoup ſes anciens compagnons , qui , après un ſéjour aſſez long dans une Cour voluptueuſe , le virent plus ſobre & plus retenu que pas un d'eux. De la claſſe des enfans il paſſa dans celle des jeunes gens , où il n'eut point d'égal en adreſſe , en patience , en obéiſſance ; & dix années après il entra dans celle des hommes faits.

Aſtyage étant mort , Cyaxare ſon fils , frere de Mandane , & par conſéquent oncle de Cyrus , lui ſuccéda. Une guerre conſidérable qu'il eut à ſoutenir contre les Babyloniens , l'engagea à faire venir ſon neveu avec des troupes auxiliaires. Cambyſe l'envoia en effet à la tête d'une armée de trente mille hommes d'infanterie , commandés par mille Officiers choiſis dans toute la Nobleſſe. Le jeune Cyrus fit à ces Officiers un diſcours propre à les remplir de l'eſpérance d'un heureux ſuccès. Il n'oublia pas de leur repréſenter la juſtice de la cauſe qu'ils alloient

défendre, & les assura qu'il avoit consulté & invoqué les Dieux avant que de s'y engager : ce qu'il fit encore au moment du départ. Il tenoit cette religieuse maxime de son pere, qui la lui avoit souvent inculquée, & qui voulant accompagner son fils jusqu'aux frontières de ses Etats, lui donna en chemin d'excellentes instructions sur les devoirs d'un Général d'armée. Il lui fit remarquer que ses Maîtres, de qui il croioit avoir tout appris, avoient omis les points les plus essentiels de l'art militaire, & entr'autres le grand art de gagner les cœurs de ceux à qui l'on commande, & de se procurer de leur part une obéissance volontaire. Le secret de cet art, selon ce sage politique, consiste à convaincre ses inférieurs que l'on fait mieux qu'eux-mêmes ce qui leur est utile ; & ils en sont aisément persuadés, lorsque réellement on est plus habile qu'eux. Or on le devient, en s'appliquant beaucoup à sa profession, en étudiant, en consultant, en ne négligeant rien, & sur tout en implorant le secours des dieux.

Cyrus arrivé près de Cyaxare, s'informa du nombre & de la qualité des troupes de part & d'autre. Les Médes

& les Perses , joints ensemble n'en aiant pas moitié de ce qu'en avoient les Babyloniens , Cyrus remédia à cette facheuse inégalité en changeant les armes des Perses , avec lesquelles ils ne combattoient que de loin , genre de combat , où le grand nombre a l'avantage , & leur en donnant de propres à combattre de près. Il établit un ordre admirable dans les troupes , & y jetta l'émulation par les récompenses qu'il proposa. Il ne faisoit aucun cas de l'argent , que pour le donner. Sa libéralité , ses manières honnêtes , la bonté qu'il marquoit à tout le monde , lui attachoient également les Officiers & les soldats.

Un jour qu'il faisoit la revue de son armée , Cyaxare l'envoia avertir qu'il étoit arrivé des Ambassadeurs du Roi des Indes, & le fit prier de venir promptement , revêtu des habits magnifiques qu'il lui envoioit. Il partit dans l'instant , & se rendit auprès du Roi couvert de poussière & de sueur , comptant l'honorer plus par cette promptitude à exécuter ses ordres , qu'il n'auroit fait par un habillement somptueux. Ces Ambassadeurs venoient s'informer des motifs de la guerre , & ils étoient char-

gés d'aller faire la même demande chez les Babyloniens, afin qu'ensuite leur Maître embrassât le parti où il verroit plus de raison & plus d'équité: noble & glorieux usage d'une grande puissance ! Cyaxare & Cyrus répondirent qu'ils n'avoient donné aucun sujet de plainte à leurs agresseurs, & qu'ils prendroient avec joie pour arbitre le Roi des Indiens.

Le Roi d'Arménie, vassal des Médes, prit cette occasion pour se soustraire à leur obéissance. Cyrus se chargea de le ramener à son devoir. Pour cela il engagea une partie de chasse sur ses terres avec un nombreux cortège, ce qui lui étoit ordinaire, & il se fit suivre de loin par un gros de troupes. Etant à quelque distance du Château où séjournoit la Cour d'Arménie, il s'empara d'une hauteur escarpée, fit avancer son monde, & envoya sommer le Roi de paier le tribut accoutumé. Celui-ci déconcerté par cette surprise, se sauva avec peu de suite sur une éminence, où il fut investi & fait prisonnier. Les Princesses, en fuyant vers les montagnes, tombèrent dans une embuscade, & furent amenées au camp. Sur ces entrefaites arriva Tigrane, fils aîné

ainé du Roi, qui revenoit d'un voiage, & qui étoit nouvellement marié. Cyrus, en sa présence, interrogea son pere sur les articles du Traité qu'il avoit fait avec Astyage, & sur l'infraction de ces articles, sur chacun desquels il tiroit de lui un aveu de son infidélité. Puis il lui demanda, à différentes reprises, comment il traiteroit quelqu'un qui seroit tombé à son égard dans une faute à peu près semblable. Le Roi aiant répondu de manière à se condanner lui-même à perdre la vie, Tigrane son fils déchira ses vétemens de douleur, & les Dames, qui étoient aussi présentes, poussèrent des cris & des hurlemens. Cyrus aiant fait faire silence, Tigrane lui représenta avec esprit que ses propres intérêts l'engageoient à pardonner à son pere, que cette journée rendroit son vassal d'autant plus fidèle à exécuter les Traités, qu'il savoit par son expérience ce qu'il lui en coutoit pour les avoir violés; & d'autant plus propre à le bien servir, que la vûe des maux prêts à fondre sur lui le feroit devenir sage: outre que la reconnoissance qu'il auroit pour le recouvrement de sa liberté & de sa vie, & de celles des siens s'il les

E

lui accordoit, l'attacheroit à sa personne & à ses intérêts sans réserve & pour toujours. Cyrus s'adressant au Roi lui-même : Si je me laisse fléchir, lui dit-il, aux prières de votre fils, que me donnerez-vous ? Mes troupes & mes trésors ne font plus à moi, répondit l'Arménien : vous en pouvez disposer. Alors ils convinrent de ce qu'il fourniroit pour la guerre contre les Babyloniens. Puis Cyrus continuant à l'interroger sur ce qu'il donneroit pour la rançon de sa femme, & pour celle de ses enfans. Le Roi s'avoua être son débiteur de moitié plus qu'il ne possédoit. Tigrane de son côté marqua qu'il auroit donné mille vies, s'il les avoit eues, pour le rachat de sa jeune épouse. Cyrus leur donna à souper à tous, & après les avoir embrassés, il les renvoia aussi pénétrés de reconnoissance que d'admiration. Dans le retour, chacun relevant à l'envi la bonté, la majesté, la grande taille, & la beauté de Cyrus, Tigrane demanda à son épouse ce qu'elle en pensoit. Elle répondit qu'elle ne l'avoit point regardé. Et qui regardiez-vous donc ? *Celui,* repliqua-t-elle, *qui disoit qu'il donneroit mille vies pour racheter la mienne.* Le len-

demain le Roi d'Arménie envoia des présens , des rafraîchissemens , & le double de l'argent qu'il devoit fournir. Cyrus prit simplement ce qu'il avoit demandé ; & trois jours après Tigrane amena un corps de troupes qu'il voulut commander en personne. Il avoit eu un excellent Gouverneur , dont Cyrus faisoit grand cas , & sur les nouvelles qu'il lui en demanda , il lui raconta sa triste fin.

Analyse du même morceau d'histoire.

L'AUTEUR de cette Histoire ; après le portrait de Cyrus , rapporte en détail l'excellente éducation qui se donnoit chez les Perses en ce tems-là. Il décrit les quatre Classes par où l'on passoit successivement , & le tems que l'on demeuroit dans chacune. Il raconte le voiage que Cyrus fit en Médie à l'âge de douze ans , & la manière dont il se conduisit à la Cour d'Astyage son grand-pere : le moien que ce Prince employa inutilement pour lui faire oublier la Perse : la leçon de sobriété qu'il reçut de son petit-fils : le séjour de Cyrus en Médie prolongé après le départ de Mandane sa mere : l'utilité qu'il en tira : l'appren-

E ij

tissage qu'il fit de l'art militaire dans une petite guerre contre les Babyloniens ; son retour en Perse à l'âge de dix-sept ans : sa supériorité au dessus de ses compagnons en toute sorte d'exercices.

Ensuite l'Auteur vient à la première campagne de Cyrus, qui porta du secours à Cyaxare son oncle, fils & successeur d'Astyage, dans une guerre dont les suites étoient à craindre. Il fait un précis des sages instructions que Cambyse donna à son fils en le conduisant jusqu'aux confins de son royaume, & du discours que le jeune Prince tint aux principaux Officiers de son armée. Cyrus arrivé en Médie fait preuve de son habileté par l'expédient qu'il trouve pour remédier à l'inégalité des forces de Cyaxare avec celles des Babyloniens. Il établit l'ordre & répand l'émulation dans les troupes : il s'attache tous les cœurs. En cet endroit il est fait mention d'Ambassadeurs Indiens, dont la commission montrait la sagesse du Roi leur maître ; & à l'occasion desquels Cyrus fit voir la force de son jugement. Vient après cela l'incident de la revolte du Roi d'Arménie, vassal des Médes, qui donne lieu au même Cyrus de signaler toutes ses bel-

les qualités : 1°. En surprenant à l'improviste les Arméniens, qu'il met en fuite. 2°. En faisant tomber en sa puissance le Roi & toute la Cour. 3°. En tirant de la bouche même de ce Prince sa propre condamnation. 4°. En lui faisant promettre sans aucune violence des secours considérables d'or & d'argent. 5°. Enfin en le renvoyant lui & toute sa famille libres, comblés de joie, pénétrés de reconnoissance & d'admiration.

SOMMAIRE du même morceau d'histoire.

Naissance & portrait de Cyrus. Education des Perses : Classes successives, exercices & durée de chacune. Voyage de Cyrus en Médie : sa conduite à la Cour d'Astyage : repas somptueux employé vainement pour l'y attacher : gentillesse enfantine de la part de Cyrus. Il reste plus d'un an en Médie, après le départ de Mandane : apprend à monter à cheval : se fait aimer de tout le monde : porte les armes contre les Babyloniens. Il est rappelé en Perse ; & y acheve ses exercices. Nouveau voyage en Médie, après la mort d'Astyage, pour secourir son oncle Cyaxare : instructions qu'il reçoit

de Cambyse son pere : discours qu'il fait aux Officiers : remede qu'il apporte à l'inégalité des forces des deux armées : ordre qu'il établit : émulation qu'il fait naître. Ambassade des Indiens. Revolte des Arméniens : prise de leur Roi & de toute sa famille : beau procédé de Cyrus dans cette rencontre : avantages qu'il en tire.

L'*Abrégé* n'a d'étendue que la quatrième partie de ce qu'en contient ce morceau d'histoire dans son entier : l'*Analyse*, la huitième partie : le *Sommaire*, la seizième.

De ces trois sortes d'extraits, le premier certainement est le plus propre à former l'esprit : mais comme il emporteroit beaucoup de tems, si l'on vouloit extraire ainsi toute l'histoire, on peut le réserver pour certains endroits choisis, & se contenter de l'un des deux autres pour le travail ordinaire.

Cet exercice peut être d'une grande utilité, encore plus pour les garçons que pour les filles, à quelque profession qu'ils soient destinés ; & leur apprendra à tirer d'un livre ou d'un traité ce qui s'y trouve d'essentiel sur la matière qui y est traitée, & à le rédui-

re à une juste mesure qui en mette sous les yeux toutes les parties & toutes les preuves. C'est ce que font tous les jours les Raporteurs, pour mettre les Juges au fait d'une affaire chargée d'incidens & de productions sans nombre, dont il faut qu'ils débrouillent le cahos, sans rien omettre de nécessaire ou d'utile. Un Commandant, obligé de rendre compte au Ministre ou au Prince même d'un siège ou d'une action, de dresser un Mémoire, de donner un projet, n'est-il pas obligé d'en faire un récit tantôt plus court, tantôt plus étendu selon les différentes conjonctures. Et les extraits dont nous parlons, s'il s'y est exercé de bonne heure, ne lui seront pas pour lors d'un petit secours. Pour les Demoiselles, ils leur donneront de la justesse, de l'exactitude, de la facilité à écrire, & cela ne doit pas leur paroître indifférent, quoiqu'il ne soit pas d'une absolue nécessité. Elles se mettront par là en état de rendre compte d'un Sermon, d'en exposer l'ordre & la suite, & d'en rapporter les différentes preuves : elles s'accoutumeront à réduire tout ce qu'elles liront à de certains chefs, qui fixeront leur mémoire, & leur rendront leurs

lectures plus présentes. Il sera bon aussi dans la suite de les faire travailler quelquefois à de pareils extraits sur des matières de raisonnement , qui demandent une attention plus suivie, qui sont merveilleusement propres à donner de la justesse d'esprit , & qui accoutument les jeunes personnes à ne se point contenter de paroles , mais à chercher des raisons , & à en sentir le fort & le foible.

III. *Histoire Romaine.*

A L'HISTOIRE grecque succédera celle de Rome , la plus riche de toutes les Histoires en grands événemens & en grands exemples. Celle de LAURENT ECHARD Anglois , traduite en notre Langue, qui s'étend depuis la fondation de Rome jusqu'à la translation de l'Empire par Constantin , sera d'un grand secours pour les jeunes personnes. Il seroit à souhaiter qu'elle fût plus étendue : mais dans ce qu'elle contient , elle est fort agréable , & n'a point le défaut ordinaire des abrégés , je veux dire une ennuyeuse sécheresse , qui n'intéresse point le Lecteur & qui le fatigue par un amas confus de faits entassés les uns sur les autres , sans être

D E S F I L L E S. F O J
expliqués ni développés. Les Révolutions de la République Romaine par M. de Vertot, & l'Histoire du Triumvirat doivent être lues avec soin. Les jeunes filles, qui auront plus de goût & de courage, pourront entreprendre la lecture de Tite-Live & de Salluste dans les traductions que nous en avons.

Mais ce qui mérite particulièrement toute l'attention dont elles sont capables, c'est les Réflexions admirables de M. Bossuet Evêque de Meaux dans son Histoire Universelle, ouvrage qui ne peut être trop lu, ni trop estimé.

I V. Histoire de France.

A P R È S qu'elles auront appris toute cette suite d'Histoire ancienne, l'ordre naturel les conduira à celle de leur pays, qui doit les intéresser davantage que les Histoires des Grecs & des Romains, & qu'il est honteux à tout bon François d'ignorer.

Cette étude de l'Histoire ne demande point autant de tems ni de travail qu'on pourroit se l'imaginer. Je voi de jeunes Demoiselles y faire en une année ou deux des progrès qui m'étonnent, & qui me causent une véritable joie. Quelle ressource ces connoissances

E V

ces ne peuvent-elles pas leur fournir dans la suite quand elles seront dans le monde, pour s'occuper solidement, & pour n'être pas obligées de se livrer à des visites souvent ennuyeuses, à des conversations froides ou peu intéressantes, à des amusemens plus que frivoles, qui deviennent comme nécessaires faute de meilleures occupations. Je suppose ici deux sortes de compagnies. Dans l'une on s'assemble régulièrement pour jouer pendant deux ou trois heures & encore plus; & l'on donne toute son application au jeu, sans que la conversation puisse y avoir beaucoup de place. Dans l'autre, des Dames s'assemblent aussi pendant un pareil espace de tems : mais elles s'occupent du travail des mains, pendant que l'une d'elles, chacune à son tour, fait une lecture amusante & agréable, qui donne lieu à des réflexions sur l'ouvrage qu'on lit, dont on porte son jugement avec la modestie & la retenue qui convient au sexe. Je sai qu'il y a de ces sortes de liaisons. Or je demande de quel côté est le bon esprit, le solide jugement, la justesse du goût; l'emploi raisonnable du tems, la vraie & sincère joie sans mélange d'ennui, de chagrin, & de repentir ?

§. V.

Travail des mains.

IL N'EST PAS nécessaire que j'insiste ici beaucoup sur les avantages du travail des mains par rapport aux personnes du sexe. Cette pratique est devenue assez commune parmi nous, & elle ne peut que leur faire beaucoup d'honneur. Dans ces siècles reculés, qui se ressentoient de l'heureuse simplicité du monde encore jeune, les Dames les plus qualifiées s'occupoient à des travaux très pénibles, & qui nous paroistroient maintenant bas & méprisables. Sara, dans une maison riche & opulente, & avec un très nombreux domestique, préparoit de ses mains à manger aux hôtes. On voioit Rébecca & Rachel, dans un âge encore tendre, revenir de la fontaine les épaules chargées de vaisseaux pesans remplis d'eau. Chez Alcinoüs, roi des Phéaques, qui exerçoit l'hospitalité avec une magnificence vraiment royale, la jeune Princeesse Nausicaé sa fille ne rougissoit point d'aller à la rivière laver elle-même le linge. Le sexe a conservé cette louable cou-

E vj

tume du travail des mains dans tous les tems & dans tous les pays. L'hiftoire remarque qu'Alexandre le plus grand des Conquérens , & l'Empereur Auguste maître de l'univers, portolent des habits travaillés par leurs meres, leurs femmes, ou leurs fœurs. Le christianifme nous fourniroit d'autres modèles non moins illustres. L'important est d'appliquer le travail des mains, non à des ouvrages frivoles, mais à des choses utiles & d'usage. On voit plusieurs Dames se donner par là des ameublemens en tout, ou en partie ; ce qui a son mérite , & doit être estimé. D'autres se font une gloire de préparer des ornemens à de pauvres Eglises de campagne. Quelques-unes enchériffent encore sur la piété de ces dernières, & tiennent à honneur de revêtir & d'orner les temples vivans du Seigneur, en taillant & préparant des chemises pour les pauvres. Quelle récompense & quelle joie pour elles, quand elles entendront un jour Jesus-Christ lui-même leur adresser ces consolantes paroles : *Venez, les benios de mon Pere, prendre possession du Roiaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. J'étais nud, & vous m'avez*

revenu ! Heureuses les filles , à qui leurs mères inspirent de bonne heure , par leur exemple encore plus que par leurs discours , le desir de sanctifier leurs-mains par de si pieux travaux !

§. VI.

Etude de ce qui regarde les soins domestiques & le gouvernement intérieur de la maison.

J'ENTENDS par ces soins domestiques tout ce qui a rapport au gouvernement intérieur d'une maison, & tout ce qui regarde les dépenses pour les habits , pour les équipages , pour les meubles , pour la table , pour l'éducation & l'entretien des enfans , pour les gages & la nourriture des domestiques. Voilà , à proprement parler , la science des femmes : voilà l'occupation que la Providence leur a assignée comme par préciput , & pour laquelle elle leur a donné plus de talent qu'aux hommes : voilà ce qui les rend véritablement dignes d'estime & de louange , quand elles sont assez heureuses pour remplir tous ces devoirs. Pendant que leurs maris sont occupés au dehors dans les différens

ministères qui leur sont confiés, il est bien juste & raisonnable qu'elles les déchargent de ces petits soins & de ce menu détail, qui leur emporteroient un tems qu'ils peuvent employer plus utilement pour le bien public & pour le service de l'Etat. Ce travail économique fait partie du secours que Dieu a prétendu procurer à l'homme en lui donnant une compa-

Genes. 2. 18. gne : Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; faisons-lui UN AIDE semblable à lui.

Si donc j'ai réservé cet article pour la fin, ce n'est pas que je le croie inférieur aux autres. Je déclare au contraire, qu'après la religion c'est celui qui me paroît le plus important. Une femme peut n'être pas fort instruite de tout le reste, & être néanmoins une excellente mere de famille : mais elle ne peut ignorer ou négliger les devoirs dont je parle, sans manquer à l'une de ses plus essentielles obligations. Le bel esprit & la science ne couvrent point un tel défaut, & loin de relever le sexe, ne servent qu'à le deshonoré.

Les meres doivent comprendre par ce que je viens de dire combien elles sont obligées de former de bonne

heure leurs filles à ces soins domestiques. Elles seules peuvent ici leur tenir lieu de maitresses : elles seules peuvent leur donner sur cet article les instructions qui leur sont nécessaires.

Après qu'on leur aura enseigné de l'Arithmétique ce qui convient à leur âge & à leur sexe, ce qui se borne à très peu de chose ; c'est-à-dire à leur bien apprendre les deux premières règles, & à leur donner une légère teinture des deux dernières : après ce travail, il faut les mettre tout d'un coup dans la pratique, leur faire composer à elles-mêmes des mémoires, & leur faire régler des comptes. Une mere intelligente les forme par degrés à ces différens exercices, & entre pour cela avec elles dans le dernier détail. Elle les accoutume à connoître le prix & la qualité des toiles, du linge, des étofes, de la vaisselle, & de tous les autres ustencilles. Quand elle fait des achats & des emplettes, elle les mène avec elle chez les marchands. Elle leur apprend les tems où il faut faire chaque provision. Elle les instruit de la manière dont on doit ordonner un repas, & de ce qui se sert ordinairement dans chaque saison ; du prix de

tout ce qui convient pour meubler un château, une maison, un appartement. Elle entre avec elles en connoissance de ce qu'il faut faire par rapport aux fermes, qui font le plus solide bien des grandes maisons : pour tenir les terres en bon état, pour empêcher qu'on ne les dégrade, & , s'il se peut, pour les améliorer.

Elle a soin sur-tout d'inspirer à une jeune Demoiselle destinée pour le monde les principes d'une sage & noble économie, qui s'éloigne également & d'une sordide avarice, & d'une ruineuse prodigalité. C'est cette vertu qui conserve le bien des grandes maisons, & qui les soutient avec honneur dans le monde : & c'est le défaut opposé qui en est la honte & la ruine, comme on le voit tous les jours par une expérience qui n'est que trop ordinaire, & qui cependant n'instruit point les gens de qualité.

On peut réduire l'instruction qu'une mere doit donner à sa fille sur cet article à cinq ou six principes qui renferment tous les autres.

1. Régler sa dépense sur ses revenus & sur son état, sans jamais se laisser emporter au delà des bornes

d'une honnête bienfiance par la coutume & l'exemple dont le luxe ne manque pas de se prévaloir.

2. Ne prendre rien à crédit chez les marchands , mais paier argent comptant tout ce qu'on achette. C'est le moien d'avoir tout ce qu'ils ont de meilleur , & de l'avoir à moindre prix.

3. S'accoutumer à regarder comme une grande injustice de faire attendre les ouvriers & les domestiques pour leur paier ce qui leur est dû. Tobie ne manque pas de donner cet avis à son fils. *Lorsqu'un homme , lui dit- Tob. 4. 15. il , aura travaillé pour vous , paiez-lui aussitôt ce qui lui est dû pour son travail & que la récompense du mercenaire ne demeure jamais chez vous.* L'Écriture, en plusieurs endroits , parle de ces délais comme d'une injustice très criminelle ; dont le cri monte jusqu'aux oreilles de Dieu , & en attire la vengeance & la malédiction.

4. Se faire représenter & arrêter les comptes régulièrement tous les mois , les clorre sans manquer à la fin de chaque année , & se donner bien de garde d'abandonner la régie des biens & de la maison à des mains subalternes , qui ne sont pas toujours

zélées & fidèles. Ce soin n'est point pénible, & ne coute presque rien, quand on y est exact : au lieu que, si on le néglige, il devient un vrai travail qui rebute, & qui fait qu'on laisse accumuler années sur années, ce qui cause un désordre & un cahos affreux dans les affaires qu'il n'est plus possible de débrouiller, & qui ruine enfin les maisons les plus opulentes.

5. Dans le règlement qu'on fera des dépenses, qui doit toujours être proportionné aux revenus, mettre à la tête de tout la portion destinée & dûe aux pauvres. Ce n'est pas une grâce qu'on leur accorde, mais une dette dont on s'acquitte à leur égard, ou plutôt à l'égard de Jesus-Christ, qui leur a transporté ses droits. Le moyen le plus sûr & le plus aisé de s'acquitter fidèlement de ce devoir, c'est de faire cette séparation dans le moment même que l'on reçoit quelque somme de ses revenus, & de la mettre à part comme un dépôt. La libéralité coute moins quand on a de l'argent devant soi ; & par cette attention on se ménage toujours un fonds pour les diverses charités qu'on est obligé de faire. Je connois une

maison, respectable par bien des endroits, où le pere de famille, de concert avec son épouse, paioit régulièrement à Jesus-Christ dans la personne des pauvres les prémices & la dixme de tous ses revenus; & qui, outre cela, les mettoit au lieu & place d'un de ses enfans, selon le conseil de saint Augustin. C'est là une magnificence chrétienne qu'il ne faut pas exiger de tout le monde, mais dont une mere de famille doit se tenir heureuse de pouvoir approcher quoi que de loin, persuadée qu'elle fait partie de cette sagesse dont parle le saint Esprit dans les Proverbes : *La femme sage bâtit sa maison ; l'insensée détruit de ses mains celle même qui étoit déjà bâtie.* Prov. 14-1.

CONCLUSION.

EN PROPOSANT, comme j'ai fait, une suite de lectures & d'exercices pour les jeunes personnes du sexe, je n'ai eu en vûe que celles à qui leur état laisse le tems & fournit les moiens de s'y occuper. Ces sortes de lectures & d'exercices peuvent remplir utilement & agréablement les premières années de leur vie. Et pourquoi refuseroit-on de leur orner l'esprit de ces

connoissances, qui certainement ne sont point au dessus de leur portée, ni contraires à leur état ? L'affectation de science & de bel esprit ne convient à personne, & encore moins aux Dames : mais s'ensuit-il qu'elles doivent être condamnées à une grossière ignorance ! L'étude que je conseille ici aux jeunes Demoiselles, ne les empêchera point, comme je l'ai déjà observé, de s'acquiter exactement de tous leurs devoirs, d'apprendre à travailler utilement des mains, d'entrer déjà dans tous les soins du ménage, de s'instruire de tout ce qui regarde une sage économie, & qui a rapport au gouvernement domestique, connoissances absolument essentielles à leur état, & dont le défaut cause ordinairement la ruine des plus grandes maisons. L'étude dont je parle, loin d'être un obstacle à ces devoirs, les y conduira naturellement, & leur en rendra la pratique plus facile, en leur donnant un esprit plus sérieux, plus exact, plus solide, plus capable d'ordre, d'attention, de travail ; en leur faisant aimer davantage leurs maisons, & en leur apprenant à se passer de compagnies. Elles ne feront jamais parade de

ce qu'elles auront appris, & ne se feront distinguer des autres que par une plus grande modestie. L'avantage qu'elles tireront de leurs connoissances, sera de n'être pas obligées, pour éviter l'ennui & le dégoût d'une vie desoccupée, d'en remplir le vuide par le jeu, par les spectacles, par des visites inutiles, par des conversations frivoles; & d'être en état, après qu'elles auront satisfait aux bienséances de leur condition, de se réserver des momens précieux, où libres & retirées elles puissent s'occuper de lectures, capables de nourrir agréablement leur esprit, & de remplir leur cœur d'une joie solide & durable, en lui montrant le seul bien qui peut le rendre heureux.

F I N.

De l'Imprimerie de **QUILLAU**, rue Galande à l'Annonciation.



T A B L E.
S U P P L E M E N T
A U T R A I T É
D E L A M A N I E R E
D ' E N S E I G N E R
E T D ' E T U D I E R
L E S B E L L E S L E T T R E S.

A V A N T - P R O P O S . page 1

C H A P . I. **D** *Es exercices qui con-
viennent aux Enfans
dans l'âge le plus tendre.* 2

§. I. *A quel âge on peut commencer à
faire étudier les enfans.* Ibid.

§. II. *De la Lecture & de l'écriture.* 8

§. III. *Etude du Catéchisme Histori-
que.* 22

§. IV. *Les Fables de la Fontaine.* 30

§. V. *La Géographie.* 31

§. VI. *La Grammaire Française.* 36

T A B L E.

C H A P I T R E S E C O N D.

DE l'éducation des Filles. 41

A R T I C L E P R E M I E R.

Nécessité & manière de former les mœurs des filles dès la plus tendre enfance. 43

A R T I C L E S E C O N D.

Des Etudes qui peuvent convenir aux jeunes Filles. 53

§. I. *L'Etude de la langue Latine convient-elle aux Filles?* Ibid.

§. II. *Lecture. Ecriture. Arithmétique.* 61

§. III. *Lecture des poètes. Musique. Danse.* 62

§. IV. *Etude de l'Histoire.* 68

I. *Histoire sainte.* Ibid.

§. I. *Confiance en Dieu dans les plus extrêmes dangers.* 75

Réflexions sur le même sujet. 76

§. II. *Avantages des bonnes liaisons & compagnies, dangers des mauvaises.* 78

II. *Histoire Grecque.* 84

Abrégé d'un morceau de l'Histoire de Cyrus, qui se trouve au commencement du quatrième Livre de l'Histoire ancienne. 89

